

Histoires d'un idiot de guerre

Ascanio Celestini

Traduction de Pietro Pizzuti
Merci à Kathleen Dulac

Rome 4 juin 1944

Personnages

Nino

mon grand-père Giulio

l'homme derrière les barreaux de la fenêtre

la mère Irma

le parent proche de la mère Irma

l'Allemand avec la tache au visage

le gamin qui est devenu vieux

le coiffeur

le chien du coiffeur

le gamin culotté

le gardien des cochons

le soldat russe avec les belles chaussures

Primo

Jubilé

l'employé du ministère maniaque des lavages
scientifiques

Majocchetti

sa fille, le prince des barbares, le serviteur et la
fille du serviteur

les sœurs polonaises

les Allemands

les Américains

les Russes, les Chinois et les Indiens de l'Inde

les singes civils

les mouches pacifiques

les vivants

les morts

les ressuscités

Mon père était le deuxième de quatre garçons. Le premier s'appelait Ernesto, après lui est né Gaetano, mais Gaetano est mort-né. Comme ça, quand mon père est né, ils l'ont appelé Gaetano en hommage à son frère mort. Seulement en famille on avait du mal à l'appeler avec le nom du mort, c'est pourquoi on a toujours appelé mon père : Nino. C'est comme ça que nous l'avons appelé, nous, ses fils.

Je n'ai aucun mal à imaginer mon père gamin. Je l'imagine sur base de ce qu'il m'a raconté pendant trente ans. Je l'imagine aussi au cimetière avec ses parents, rendant visite à son frère mort. J'imagine que ça devait lui faire quelque chose d'amener des fleurs sur sa tombe, de regarder la pierre tombale et de voir inscrit son prénom à lui.

Ça fait quelque chose d'appeler les vivants avec le nom des morts. Ça fait quelque chose de prononcer le nom d'un mort et d'entendre un vivant te répondre.

Mon père aussi a risqué de mourir quand il était gamin, mais c'était une chose normale à l'époque.

« C'était la vie de l'époque -disait mon père-
la vie sous les bombes. La vie de gamin. »

Mon père racontait qu'avec ses copains, ils jouaient à ouvrir les bombes. Ils en retiraient la poudre pour la faire péter et entendre l'explosion. Une fois, il a ramené un projectile à la maison, il a essayé de l'ouvrir avec son frère Ernesto, mais le projectile lui a explosé dans les mains. Mon oncle Ernesto a encore des éclats dans sa cuisse à cause de ce projectile, et mon père a failli perdre trois doigts.

Il n'est pas mort, c'est déjà ça.

Une autre fois il a risqué de mourir alors qu'il ramassait des pommes de pin, dans la pinède de l'Appio Claudio.

Mon père était dans l'arbre, un Allemand est passé et mon père lui a pissé sur la tête. L'Allemand lui a tiré dessus, mais mon père a réussi à s'enfuir, et il a échappé à la mort une fois de plus.

« C'était la vie des gamins », disait mon père.

Et puis il a risqué de se faire tuer le 4 juin 1944, le jour de l'entrée des Américains dans Rome.

Première partie

Un

C'était l'après-midi du 4 juin 1944.
Personne ne bougeait sous le portique de l'école Giovanni Cagliero. Depuis ce portique, on pouvait voir au loin l'arc de Primavera. Et juste en dessous de cet arc romain, on voyait plein de soldats. De loin, ils avaient l'air habillés autrement que des Allemands. C'est pourquoi des gens sous le portique de l'école disaient « ce sont les Américains... ça y est les Américains sont là ! »

Mais d'autres étaient sûrs que c'étaient des Allemands et disaient « pas du tout, tu vas voir que ce sont encore des Allemands ».

Il y en avait aussi qui donnaient raison aux deux. Ils trouvaient qu'ils avaient l'air d'être allemands mais habillés autrement. Ils disaient « ce sont des Allemands déguisés en Américains ! »

Mais personne ne bougeait pour aller élucider le mystère des soldats habillés bizarrement. Et comme ça, ils étaient tous figés, sous le portique de l'école, regardant les soldats comme des spectateurs pendant l'entracte au

cinéma, quand ils regardent l'écran blanc, en attendant que le film recommence.

Nino, mon père, avait huit ans à ce moment-là et, à la fin de l'été, il allait fêter ses neuf ans. Entre-temps, il s'était éloigné et se promenait dans les rues autour de l'école. Mon grand-père Giulio le suivait, il était grand invalide et marchait en boitant. Il avait hâte de rentrer à la maison pour résoudre une affaire urgente au sujet d'un cochon, vivant, qu'il fallait acheter en association avec d'autres personnes.

Mon grand-père marchait derrière mon père et tenait en main un paquet dans lequel était emballé un bout de foie et un œuf, le dîner du soir. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient arrivés du côté du sanatorium et, au milieu des maisons délabrées, il leur sembla voir un oignon. Ils trouvaient ça bizarre, un oignon au milieu des ruines. Les Américains, à court d'armes, n'avaient tout de même pas commencé à bombarder avec des oignons ! Et ni une ni deux, mon grand-père Giulio fit « Eh ! Nino ! Ramasse-moi cet oignon... » et, tout en tâtant le bout de foie emballé dans le sachet, il pensait « le foie aux petits oignons c'est une manne céleste... » et, avec l'œuf qui plus est, il y en aurait eu pour tout le monde. Nino se jeta sur l'oignon mais trébucha. Au lieu de le ramasser,

il manqua de l'écraser. C'est à ce moment-là qu'on lui tira dessus.

Voilà comment mon père risqua de mourir.

Mon grand-père Giulio lança un cri et Nino cru entendre, mêlé au cri de son père, le coup de feu ricocher d'un immeuble à l'autre, comme un écho, dans la rue déserte. Il vit le trottoir ébréché et compris qu'il en avait réchappé par miracle. Il se mit à rire en pensant qu'il avait failli mourir pour un oignon. Puis, il se leva et traversa la rue lentement pour découvrir d'où avait tiré le franc-tireur.

« Qu'il aille se faire foutre ! » -pensa-t-il- tout en marchant et tenant l'oignon bien haut, pour bien montrer qu'il n'était pas dangereux. Et pendant qu'il traversait la rue il entendit une voix qui disait « Eh, oh ! le gamin, ramène l'oignon, il est à moi ! »

Nino leva les yeux en direction de la voix et vit sortir d'une fenêtre aux barreaux rouillés une main décharnée. Derrière, il devait y avoir le reste de la personne. Du moins sa bouche, puisqu'elle continuait de répéter : l'oignon est à moi... il est à moi... il est à moi...

« Et vous voulez faire quoi avec cet oignon ? - dit Nino-. Alors comme ça, c'est votre oignon ? Il est sans doute tombé par la fenêtre, c'est

ça ? Si j'étais vous, je ne m'en ferais pas pour un oignon. Vous ne savez pas que la guerre est finie ? »

Mais l'autre remuait son bras squelettique entre les barreaux rouillés et n'en démordait pas avec son oignon... « Eh, oh ! le gamin, ramène-moi mon oignon, sans quoi je remets ça et ce coup-ci je te butte... » Nino aurait bien rendu l'oignon à son propriétaire, mais c'est qu'il exhalait un petit parfum acidulé, mieux que celui du jasmin et puis, là, il en faisait un point d'honneur. Entre-temps, quelques curieux s'étaient approchés de mon grand-père Giulio et formaient une sorte d'équipe de supporters de Nino face au mystérieux bras squelettique, qui sortait de la fenêtre aux barreaux rouillés. Et c'est là que mon père en rajouta une couche avec l'histoire des « Américains sont arrivés ! Quoi, vous ne savez pas que les Américains sont là ? Ils ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres... les Américains sont en train de libérer l'Italie et ils vont amener leurs oignons, des oignons américains, qui doivent être gros comme des melons ! Depuis hier soir, les Allemands fuient Rome. Tout le monde le sait, ce n'est plus qu'une question d'heures... » et tout le monde fit *oui... oui...* de la tête comme si c'était une chose connue.

Et l'oignon dans la main, Nino tenta d'amadouer son propriétaire en racontant tout ce qu'il savait sur la grande Histoire. L'Histoire dont le cours changeait en quelques heures. L'Histoire du monde en marche, qui allait broyer hommes et oignons sous ses pas de géant.

Deux

Nino commença à raconter. Il commença par la veille au soir. Par le soir du 3 juin 1944, au moment où son père Giulio et lui dînaient chez la mère Irma, qui avait la trattoria à côté du cinéma Iris. Dire que c'était le soir est exagéré vu que, pour ne pas se faire piéger par le couvre-feu, ils étaient passés à table à cinq heures de l'après-midi.

Mon père racontait tout le temps que la mère Irma faisait des portions scientifiques. Elle comptait les haricots, les pois chiches, et les petits pois. Les grammes de riz étaient identiques pour chaque portion, tout comme les cinquante grammes de viande, le peu qu'il y avait était distribué démocratiquement. Le plat économique était composé de pâtes avec de la sauce tomate en conserve et, pour chaque assiette, elle comptait treize spaghettis. Un repas complet était un luxe qu'une personne seule ne pouvait se permettre, on mangeait à deux en partageant un seul repas. Ce qui compliquait les choses, à cause de la difficulté mathématique inhérente aux spaghettis qu'il était impossible de diviser par deux, étant au nombre de treize, sans commettre d'injustices. Mais au lieu de recourir aux fractions, c'est Nino qui mangeait

Le dernier spaghetti et ainsi mon grand-père Giulio avait le ventre plus léger, ne serait-ce que de ce gramme de pâtes badigeonné de tomate. Il arrivait souvent à mon grand-père de tomber sur un petit bout de quelque chose au cinéma. Certains lui apportaient un morceau de pain ou un fruit en échange d'une entrée gratuite et, avec ça, il complétait les demi-portions de la mère Irma.

Ce jour de début juin, pour le dîner, il y avait même quelques fèves avec un petit bout de pecorino et, s'ils avaient eu deux lires de plus en poche, ç'aurait été le gueuleton du siècle, arrosé d'un petit coup de rouge. Au lieu de quoi, ils durent se contenter d'une carafe dans laquelle on avait noyé un verre de vin blanc, pour montrer qu'eux aussi pouvaient dépenser leurs sous à tire-larigot.

Puis à la fin du dîner scientifique, Nino avait sorti une pomme de pin et s'était mis à casser les pignons sur la table de la trattoria. La mère Irma, qui n'avait pas vraiment un établissement genre les mille et une nuits, les envoya dehors pour qu'ils aillent casser les pignons ailleurs que sur sa table à laquelle elle tenait. L'établissement n'avait pas été rafraîchi depuis la première guerre mais, pour sa patronne, il n'avait qu'à rester en bon état

jusqu'à la troisième guerre mondiale, pas question de rechauffer les murs des toilettes, noirs de crasse. Mon grand-père se leva de table, paya le dîner et, alors que mon père et lui s'apprêtaient à sortir pour regagner le cinéma, la mère Irma leur dit, « j'ai un parent proche qui vit à Frascati et qui a vu fuir les Allemands. Il croit dur comme fer que, dans quelques jours, les Américains seront là et que les Allemands leur laisseront la ville. Il dit comme ça que, dans le désordre de la fuite, il a réussi à voler un cochon aux Allemands et qu'il le vend pour mille lires. Moi, j'ai trois cent lires et je ne peux pas l'acheter... »
« Achetez-en un morceau », dit mon grand-père Giulio.

« Eh non... parce qu'il veut le vendre vivant, son cochon. Il dit comme ça que c'est dangereux de le tuer... que maintenant, il l'a caché et que l'animal est tranquille mais, si on l'égorge, avec ses grognements, il jettera la panique dans tout le village. Je dis que nous devons monter une société et trouver les mille lires pour l'acheter vivant. Dès que les Américains sont là, on tue le cochon et on le partage ». Mon grand-père Giulio lâcha qu'il avait deux cent lires de côté, avec la somme de la mère Irma, ça faisait la moitié du prix. Ce à quoi il ajouta « si je m'y mets vraiment, tu vas

voir que j'en trouve un ou deux, d'associés. Des gars qui ont un petit peu de sous de côté, et qui nous aideront à acheter le cochon. » Il sortit de la trattoria et regagna le cinéma avec mon père. Chemin faisant, il fit la liste des associés potentiels pour sa société. Une liste qu'il lui fallait faire vite. Parce qu'il pensait que « si les Américains arrivent... le parent proche de la mère Irma tue le cochon et le bouffe tout seul. » Il y avait intérêt à se grouiller pour acheter l'animal. L'acheter avant que n'arrivent ces fameux libérateurs qui avaient débarqué à quarante kilomètres de Rome et qui, depuis quatre mois, n'avaient pas quitté la plage. Après les avoir tant attendus... ne voilà-t-il pas que mon grand-père se mettait à espérer qu'ils continuent à se la couler douce. Qu'ils la lui laissent durer encore un jour, sa guerre.

Trois

Mon grand-père Giulio pensait au cochon. Mon père, par contre, avait vidé ses sacoches qui étaient pleines de pommes de pin. C'était des pommes de pin de la pinède de l'Appio Claudio, ramassées aux pieds des arches de l'aqueduc, où broutaient les brebis de quelque riche aristocrate propriétaire de la terre. C'était une prairie dégarnie qui allait des studios de Cinecittà jusqu'à l'osteria del Curato.

Mon père racontait tout le temps que, quelques jours auparavant, il était allé chercher des pommes de pin et qu'il en avait ramassé quelques kilos. Il racontait que, alors qu'il était sur la cime d'un arbre, il avait vu arriver un Allemand. Un gars qui, à bien le regarder, avait l'air d'un gamin aussi misérable que lui. Un tout jeune soldat qui était devenu adulte sur ordre du führer. Un de ceux qu'on avait envoyés à la guerre mais qui venaient tout juste d'apprendre à lacer leurs chaussures. Bref, cet Allemand en uniforme s'était assis sous un arbre. Il avait ôté son casque et l'avait déposé par terre. Nino avait regardé cette espèce de pot de chambre renversé comme ça par terre, c'était trop tentant. Il

déboutonna sa braguette, sortit sa quéquette et pissa dedans. Pile dedans ! Un exploit olympique, un vrai numéro de cirque ! Il s'attendait même à ce que l'Allemand se lève et l'applaudisse tellement il avait été bon sur ce coup-là. Et que la fanfare de l'armée germanique vienne lui jouer la marche royale et qu'Hitler en personne vienne le décorer de la médaille d'or pour le plus beau jet de pisse. Au lieu de quoi, l'Allemand vit rouge et ne marqua aucun respect pour sa prestation sportive. Il dégaina son revolver, le fit tourner en l'air et tira. Nino avait déjà sauté dans le pin voisin, puis dans les branches d'un autre arbre et, pendant qu'il fuyait, il lui crachait dessus, tout en lui jetant des mauvais sorts et vomissant une flopée d'injures. Elles étaient telles que même l'étranger qui ne comprenait pas un traître mot aux langues latines, entendait qu'il ne lui récitait pas le chapelet. Voyant le gamin qui sautait d'une branche à l'autre et criait comme un forcené, l'Allemand se jeta par terre en laissant tomber son revolver... on aurait juste dit un autre gamin... un gamin et son pistolet. Qui se mit à crier à son tour, pas de rage mais de honte. Parce qu'il venait de se rendre compte qu'en tirant sur un gamin, il était devenu une vraie crapule, lui à qui on avait inculqué qu'il

serait un vrai héros de guerre. Nino sauta par terre et s'éloigna vers les Capannelle.

Il eut le temps de voir l'Allemand, il avait l'air sonné, les cheveux ébouriffés et la bouche ouverte.

Au-dessus de sa bouche il avait une tache rouge.

Une tache rouge au milieu du visage.

Une tache comme une marque, comme de celles qu'on fait sur le cul des vaches pour les reconnaître. Une tache difficile à porter en classe sans déclencher une risée générale.

Quelque chose de ridicule, dont on se moque à coup sûr. Une tache de vin qui même sur une fesse aurait été comme un coup de poing dans l'œil, alors imagine, là, entre le nez et la bouche.

L'Allemand était là, par terre, avec ses larmes qui trempaient la carte géographique qu'il avait sur la gueule. On aurait dit qu'on lui avait tatoué la grande Allemagne là, au milieu du visage, pour lui rappeler, à lui et à tous ceux qui le croisaient, qu'il était né là-bas. Il s'était jeté par terre, sur une terre qui était faite tout autrement que la sienne. Une autre géographie, un autre tatouage, un autre visage. Ce soldat ne ressemblait à aucun humain né sur cette planète. On aurait dit qu'il arrivait d'un autre monde. Mais vu qu'il

s'était mis à pleurer et qu'il avait presque le même âge que lui, Nino trouvait qu'il faisait penser à un étrange mélange entre un gamin et... Quelque chose comme un martien.

Cinq

À l'aube du 4 juin 1944, mon père et mon grand-père sortirent du cinéma Iris, la ville était aussi déserte qu'une table qu'on vient de ranger.

De la via Nomentana, ils prirent la direction du quartier de San Lorenzo à pied, vu que les trams ne passaient pas encore. Arrivés à San Lorenzo, les rues étaient toujours vides. Ils s'engouffrèrent dans un escalier et montèrent au quatrième étage. Un vieux bonhomme avait trouvé place dans une sorte de réduit où, naguère, devaient se trouver des caissons d'eau et des bassines pour laver le linge. Mon grand-père Giulio parla tout de suite de l'affaire du cochon allemand et raconta que « la mère Irma de la trattoria a un parent proche à Frascati qui a volé un cochon aux Allemands et veut le vendre. Elle mettrait trois cents liras. Moi j'en mets deux cents, mais le cochon en coûte mille. »

« Et bien, achetez-en seulement la moitié », dit le vieux bonhomme.

« Eh non... le fait est que le cochon est caché et il faut attendre l'arrivée des Américains avant de le tuer. C'est pourquoi ce parent de Frascati le vend vivant... et on ne peut pas

acheter un demi-cochon vivant ! Il faut l'acheter entier. »

« Je mets cent lires -fit le vieux-. J'entre dans la société et puis, quand nous tuons le cochon, je prends la part qui me revient... je vous réchauffe un petit peu de chicorée ? »

« Pourquoi pas, tiens...-dit mon grand-père Giulio, puis il se tourna vers Nino- demande à ce vieux de te raconter ce qui lui est arrivé le jour du bombardement. Maintenant, tu vois, que c'est un vieux bonhomme mais, l'année passée, il n'était pas comme ça... »

Le vieux bonhomme sortit un morceau de sucre pour Nino et un peu de chicorée pour en faire du café. Il mit l'eau à bouillir et commença à parler. Il parlait comme un disque habitué à répéter la même rengaine, à chaque fois que l'aiguille se dépose sur son sillon.

Mon père écouta l'histoire du vieux, l'histoire de ce qui lui était arrivé l'année passée, pendant le bombardement de San Lorenzo.

Le vieux était convaincu d'être un gamin.

Six

Il y a un an, c'était un gamin.

Puis, il avait vieilli d'un coup à cause des bombardements.

Comme ceux qui attrapent des cheveux blancs à cause d'une grande frayeur, sauf que lui avait aussi attrapé la peau ridée, les dents pourries et les os noueux.

À son accent du pays, on entendait qu'il n'était pas né à Rome et qu'il venait du Sud. Il dit que, dans son pays, la guerre était arrivée au début de l'été dernier, avec les bombardements mais, dès le mois d'août, le bruit avait couru que les Américains avaient débarqué en Sicile. Il dit que des bruits couraient, comme quoi les Italiens n'étaient peut-être même plus alliés aux Allemands. Il dit que, peut-être, ils étaient alliés aux Américains... ou que les Américains étaient alliés aux Allemands contre le péril communiste des Russes... peut-être le pape s'en était-il mêlé, puisqu'il était obsédé par le péril communiste, et les avait tous mis d'accord contre Staline, toujours est-il qu'ils étaient sur leurs gardes et ne se fiaient à personne. Il dit comme ça, le vieux, qu'en ce temps-là, il était encore gamin et que, dans son village,

il n'y eut pas de morts. Il dit que le seul mort, c'était un chien qui avait été abattu par un franc-tireur, pendant qu'il traversait un carrefour. Le franc-tireur a dû avoir des remords puisque, la nuit, tout le monde l'a vu descendre et emmener le chien pour l'enterrer.

Sept

Dans le petit réduit au quatrième étage de l'immeuble de San Lorenzo, le vieux bonhomme, qui était persuadé d'être un gamin, racontait son histoire : « À ce moment-là, mon père, moi et ma petite sœur, nous sommes sortis de chez nous et nous avons quitté le village. Nous sommes partis sur la route et, après une semaine finalement, nous sommes arrivés à Rome. Nous avons trouvé une chambre à sous-louer à San Lorenzo. Mon père n'arrivait pas à trouver un vrai travail, mais il m'avait envoyé apprendre le métier de pâtissier à la piazza Vittorio. Mon père est obsédé par la nutrition. Il dit qu'avec la perpétuation de l'espèce, c'est la chose la plus importante.

'Conservation et reproduction', dit toujours mon père. Et il dit que le meilleur travail, c'est celui qui touche *au casse-croûte*, parce qu'ainsi on ne meurt pas de faim et, comme ça, je suis entré en apprentissage pour devenir pâtissier.

Certains soirs, mon père et moi, nous rentrions fatigués, avec de ces gueules... et nous avons juste la force de rester devant la fenêtre. Moi, crevé à cause du travail qui était souvent harassant, lui, râlant à cause du fait qu'il n'en trouvait toujours pas et que ça commençait

à bien faire. Parfois, j'arrivais à ramener à la maison un morceau de gâteau de la pâtisserie, je l'embarquais en catimini avant de terminer mes heures. Et ce soir-là, le soir du 18 juillet, dimanche... ce soir-là, on s'est mis à regarder par la fenêtre avec un sachet de gialletti, des biscuits jaunes à la farine de maïs. Tout à coup, mon père me parle de son boulot. Depuis quelques jours, il travaille comme porteur aux Halles de San Lorenzo maïs, quand il a fini, il saute dans un tram et il essaye de mettre la main sur l'un ou l'autre portefeuille, il pique dans les poches. Mon père considère ça comme un vrai travail. Une activité d'indépendant, pour laquelle il investit même un capital de départ vu que, pour monter dans les moyens de transport en commun, il doit obligatoirement payer son ticket. Il dit que 'c'est une époque de poches vides, une époque sans le sous dans les trams. Il m'arrive de fouiller deux ou trois poches sans trouver une lire. Et voilà que j'arrive au terminus et que les seuls sous que j'ai eu en main sont ceux que j'ai dépensés pour mon ticket'. Mon père me raconte sa journée dans les trams, parce qu'il dit que je dois l'apprendre de sa bouche, qu'il vole. Nous passons cette soirée du 18 juillet comme ça, à grignoter nos gialletti devant la

fenêtre. Mon père fait une fixation avec son histoire de nutrition... 'Conservation et reproduction' et, moi, je regarde le terrain plat du cimetière devant la fenêtre.

Cette nuit-là, après minuit, tout à coup, les sirènes se mettent à retentir. Nous ne descendons pas dans l'abri. Mon père dort avec la petite et, moi, je suis encore devant ma fenêtre, je suis tranquille, parce que je sais que personne n'osera bombarder Rome. Nous avons quitté notre village exprès : pour être en sécurité dans la ville du pape ! Après l'alerte, j'entends les avions qui sillonnent le ciel, les avions lancent des feuillets. Ce sont les dépliants de propagande anglo-américains, ceux-là mêmes que Mussolini a interdit de ramasser. Les romains du quartier de San Lorenzo dorment ou se sont enfermés dans les abris, ce sont les carabinieri qui courent ramasser tous les dépliants, avec la police et les patrouilles de la protection anti-aérienne. Puis, dans les jours qui suivent, quelqu'un sortira ces dépliants et y lira que les Américains avaient prévenu qu'ils bombarderaient. Seulement voilà, personne n'aura eu le temps de les lire.

Le matin du 19 juillet, mon père et moi sortons de chez nous. Il a emmené ma petite sœur avec lui, parce qu'il dit que, dans le tram, on le regarde autrement quand il a la petite dans les bras, et ça lui permet de travailler correctement. Mon père me dit qu'on se revoit 'sur le parvis du cimetière du Verano, vers onze heures, ramène-moi quelques gialletti pour le petit ange, si tu peux' et je lui dis d'accord, que j'essayerai de passer à cette heure-là. À l'heure convenue, j'arrive, il y a un de ces soleils ! Le parvis du Verano est noir de monde.

'Je t'ai ramené les gialletti, -je dis à mon père, - tu as ramassé quelque chose dans le tram ?'

Et lui me répond qu' 'avec le petit ange, tout le monde me sourit. Dommage que ces mômes grandissent et, une fois grands, ils ne font plus craquer personne. Si la guerre continue, il va falloir que je loue un môme pour pouvoir continuer à travailler !'

Pendant que mon père écrase les gialletti pour les donner à la petite qui n'a pas encore de dents pour les mâcher, l'alerte antiaérienne retentit tout à coup. Mais de toutes les personnes qui se trouvent sur le parvis du Verano, quelques-unes seulement courent aux abris, parce que nous sommes tous convaincus

que Rome est une ville sûre. L'alerte retentit à onze heures et, tout de suite après, arrivent les avions. Les gens lèvent les yeux vers le ciel et mon père aussi se met à regarder ces petits bouts d'acier brillants, qui bourdonnent au-dessus de nos têtes. Il regarde en l'air et dit 'Qui sait où ils vont semer la mort. Je parie qu'ils vont vers chez nous, vers le sud', et il recommence à écraser les biscuits pour la petite qu'il tient dans ses bras.

Ainsi commença le bombardement de San Lorenzo ».

Huit

« Il est onze heures du matin ce 19 juillet.
C'est l'été 1943.

Les premières bombes tombent sur les Halles de San Lorenzo mais, en une seconde, le chaos gagne le parvis du Verano. Le déplacement d'air souffle comme une tornade de vent chaud et je me retrouve par terre. Mon père regarde ses bras vides et ne trouve plus la petite. 'Le petit ange!' dit-il et il n'ajoute rien parce que le parvis tout entier se dérobe sous nos pieds, comme si, au lieu de tomber du ciel, les bombes sortaient de terre. Puis, dans la cohue, je ne le trouve plus, perdu, je commence à courir. Les rues crachent des pavés qui emportent avec eux des morceaux de corps humains. Ils se fichent dans les murs des maisons et fauchent les branches des arbres. Je cours au milieu des rails tordus et des fils électriques qui pendent et grésillent, je me retrouve dans une espèce de cour qui m'a l'air d'être une trattoria, dont la moitié du toit s'est écroulée... mais qui en fait n'est qu'une cuisine, la cuisine d'un appartement où il y a encore la casserole de soupe qui bout au milieu d'un nuage de poussière.

Je cours et, à force de courir, je me retrouve à l'hôpital, au milieu d'une marée humaine qui veut entrer, certains parce qu'ils veulent s'y réfugier, d'autres parce qu'ils traînent avec eux des blessés qu'il faut soigner. Et j'essaye de m'extraire de cette foule mais, en une seconde, je me souviens de mon père et de la petite et décide d'entrer dans l'hôpital pour aller les chercher. Je traverse des tas de pièces, qui ne sont plus que des immenses salles de soins d'urgence, il y a tellement de sang par terre qu'il faut passer un torchon avec de l'eau oxygénée.

Ils amènent des morts sans aucune blessure apparente mais, dès qu'on leur ouvre la bouche, il en sort une boule de terre et de sang mêlés. On a recouvert d'un drap blanc le corps d'un Général des carabiniers, on voit encore son visage tourné vers le haut et ses pieds vers le bas parce qu'un obus lui a fracassé le bassin et lui a retourné les jambes. Des femmes enceintes arrivent avec le ventre ouvert, on aperçoit l'intérieur... une bonne sœur leur noue le ventre avec un drap, mais presque toutes meurent empaquetées dans ces loques. Et au milieu de ce capharnaüm, je trouve mon père.

Dehors, le bombardement vient de cesser, le premier de la journée, un deuxième éclatera

dans une demi-heure. Je lui demande 'où est le petit ange ?' il me répond qu'il l'a cherchée mais qu'il l'a perdue. Il dit qu'elle lui a échappé des bras à cause du souffle de l'explosion. Puis il continue, il me décrit comment il l'a sentie s'envoler d'entre ses bras et, moi, je voudrais sortir pour aller la chercher, mais il me dit de rester près de lui parce qu'il ne veut pas perdre ses deux enfants le même jour... ensuite, il me répète la scène du petit ange qui s'envole... et je me rends compte que, dans ce chaos, il a encore son sachet de gialletti, plein de gravats, il continue de raconter et, ce faisant, il glisse une main dans le sachet de gialletti, dans lequel il y a plus de cailloux que de biscuits. Je pense à son obsession... à la conservation et à la reproduction.

Je n'oublierai jamais mon père mangeant ce minestrone de cailloux et de poussière.

Je me souviens qu'il mâchait presque à s'en casser les dents.

Je me souviens qu'il mangeait ces cailloux comme un fakir.

J'ai été reconnaître des tas de corps et j'ai assisté à des scènes pitoyables qu'on ne peut pas raconter mais, le corps de cette petite, on

ne l'a jamais retrouvé. D'elle, il n'est rien resté.

Vers le milieu de l'après-midi a eu lieu la dernière vague de bombes. J'ai quitté l'hôpital. Mon père est resté à l'intérieur et je ne l'ai plus jamais revu. Je lui ai dit que je partais la chercher et je me souviens de lui, bras ouverts, qui regardait comme pour dire ' Jésus-Christ m'a enlevé ma petite fille, il aurait tout aussi bien pu m'enlever les bras...'

Je m'en vais vers la maison et, au milieu des décombres, le silence est impressionnant. Le silence a enseveli tout San Lorenzo et son cimetière. Il a enchâssé les maisons et les pierres tombales en une seule ruine silencieuse qui a fait taire les vivants et les morts.

Moi, le bombardement une fois terminé... je marche, je marche, mais je ne trouve plus notre immeuble. Jusqu'à ce que je m'aperçoive que je suis en train de marcher dessus. Quelqu'un dit que tous les habitants se sont probablement sauvés, puisqu'on ne retrouve aucun corps... mais trois jours plus tard, ils les découvrent tous. Ils se sont terrés tous ensemble dans la cave, des corps noirs, on dirait des monstres.

Certains ne peuvent même pas être recomposés. On trouve un bras mais pas l'autre... on trouve le buste mais sans tête ni jambes ... il faut

faire un tas avec les bras, les mains et les membres qu'on n'a pas pu assembler, nous autres, gamins, on file à la gare chercher des caisses de pâtes Buitoni, comme ça on fourre dedans tous ces morceaux de corps dépareillés et on enterre le tout. Les animaux, on les coupe en morceaux, on les brûle à l'acétylène et on les jette dans les égouts... l'odeur de chair brûlée envahit tout le quartier. Les gardes nous disent que c'est de la viande animale, mais certains immeubles ont brûlé pendant trois jours avec tous leurs habitants et l'odeur de viande brûlée est la même. C'est une odeur qui se mélange avec celle de la putréfaction et de la saleté. Une seule et même puanteur. C'est la puanteur de l'humanité, tenace en temps de guerre. La puanteur que l'humanité traîne depuis des siècles et des siècles, une puanteur aussi ancienne et originelle que le péché.

Un médecin de l'hôpital, un professeur très réputé, qu'on ne peut nommer, a pris l'habitude, depuis ce jour-là, d'arrêter de travailler à dix heures, de prendre le tram et d'aller au Vatican pour boire un café... puis, vers midi, il revient et recommence à travailler. Il est devenu fou à cause du bombardement, il s'est mis en tête que les

Américains attaquent systématiquement à onze heures du matin... comme ça, à cette heure-là, il s'en va prendre un café au Vatican, où il est sûr qu'ils ne bombarderont pas.

Depuis ce jour-là, tous les jours à onze heures, je regarde mon quartier et je tremble... à onze heures, je regarde cette étendue de gravats comme si on avait remplacé nos maisons par une ville romaine en ruines. Je regarde comme un touriste regarde le Colisée ou des tombes étrusques. Mais s'il a fallu au moins deux mille ans au Colisée pour devenir une ruine... à San Lorenzo, il a suffi de deux heures».

Neuf

Mon grand-père Giulio buvait de la chicorée et mon père écoutait.

Même la chicorée terminée, avalée jusqu'à la dernière goutte, le récit durait toujours.

Entre-temps ils sortirent du réduit aux caissons et ils descendirent dans la rue, où le vieux bonhomme recommença à parler et « pour en terminer avec toute cette histoire, il me faut ajouter une dernière chose. Il me faut dire qu'après être resté assis pendant trois jours devant mon immeuble... je me suis levé et j'ai marché vers la gare de Roma-Termini. Mes jambes n'avaient plus de force et mes mains tremblaient. Et, qui plus est, les gens ne me reconnaissaient pas, je suis devenu vieux ! Un vrai vieux ! Un vrai, vrai vieux... avec un visage et des bras de vieux...

Voilà ce qui m'est arrivé.

Mon père, mon grand-père et le gamin, qui était devenu vieux, étaient descendus dans la rue.

Mon père racontait qu'il y avait là une moitié d'immeuble et qu'au deuxième étage, il y avait une moitié de chambre avec un téléphone au mur. Comme si, sur cette ville, ne s'était abattue

qu'une moitié de guerre. Quelqu'un disait que le téléphone fonctionnait encore.

On disait même qu'il se mettait parfois à sonner.

Sous l'immeuble, il y avait un type qui était très connu, on l'appelait *le coiffeur*.

Il s'occupait des cheveux, pas des barbes, et n'avait pas de boutique. Le gars était assis au milieu de la rue, sous la moitié d'immeuble, et demandait l'aumône. Il avait un chien galeux, qui avait l'air plus mort que vif. Lui portait un costume noir. Un costume chic. Et attifé de la sorte, on aurait dit qu'au lieu de venir mendier dans la rue, il allait à une cérémonie d'enterrement ou de mariage .

Dix

Mon grand-père Giulio était à peine présenté à ce coiffeur qu'il lui racontait l'affaire du cochon. Il dit que « la mère Irma de la trattoria, près du cinéma Iris, a un proche parent de Frascati, qui a volé un cochon aux Allemands et qui veut le vendre. Nous sommes en train de monter une société pour l'acheter. Elle, elle met trois cents liras. J'en mets deux cents » « et moi, cent -dit le gamin qui est devenu vieux, -mais le cochon vaut mille liras. »

« Achetez-en une moitié », dit le coiffeur.
« Eh non... parce que le cochon est caché et qu'il faut attendre l'arrivée des Américains pour pouvoir le tuer, sans quoi avec les grognements et les cris de la bête, les Allemands auront vite fait de revenir le chercher. C'est pourquoi ce parent de Frascati le vend vivant... et figure-toi qu'on ne peut pas acheter un demi-cochon vivant ! »

« Moi, je pourrais à peine investir une centaine de liras, - dit le coiffeur, -hélas je ne connais personne d'autre qui pourrait entrer dans cette société. Il faudrait encore deux, trois cents liras pour pouvoir l'acheter tout entier... »

« Il paraît que les Américains sont toujours à Anzio, -dit mon grand-père Giulio.- Dans quelques jours, ils seront à Rome, mais il nous manque un peu de temps. Mon fils et moi, nous sommes en train de rejoindre le quartier du Quadraro à pied et nous ne retournerons pas chez nous tant que nous n'aurons pas monté cette société. »

Le coiffeur répondit que, selon lui, « les Américains arriveront très vite. Je les ai vus, de mes yeux vus, quand j'étais dans le Sud... » Parce que le coiffeur avait fait la guerre et avait été dans le Sud, dans le village d'où avait fui le gamin qui est devenu vieux, avec son père et sa petite sœur. Il dit qu'il avait reçu sa convocation de l'armée en '43.

Il dit qu'avant de partir pour la guerre, il avait sa boutique de coiffeur. Une de ces boutiques avec une enseigne sur laquelle était inscrit CISEAUX D'OR. Il dit qu'il était réputé à cause de ses mains. Il dit qu'il avait de ces mains, on aurait dit celles d'une star de cinéma. Des doigts longs et fins, que tu aurais pris pour des doigts de femme... d'une belle femme, une fois glissés dans les trous des ciseaux. Il dit que, ces beaux doigts, il ne les devait pas au seul fait qu'il coupait les

cheveux. En effet, après la fermeture de sa boutique, on l'appelait pour couper la viande dans les meilleures boucheries de Rome. Il dit que parfois, pour épater la galerie, il coupait le bœuf avec une lame de rasoir et il obtenait des tranches aussi fines que des hosties consacrées. Souvent, il ne se faisait même pas payer. Il dit qu'il y allait pour ses mains, parce qu'à force de les laisser mariner dans toute cette viande fraîche, plongées là dans le sang des bêtes, leur peau devenait rose.

Bref... à l'époque circulait aussi cette moitié de légende, selon laquelle, s'il mettait des gants, le coiffeur pouvait se balader au milieu de la foule comme s'il avait été invisible.

Il dit qu'en '43, il reçut la convocation de l'armée et qu'on l'appela sous les armes. On l'envoya dans le Sud et, avant de partir, il se fit coudre par son tailleur ce costume qu'il portait encore... un beau costume mortuaire... c'était une habitude dans sa famille de se faire confectionner son costume d'enterrement tant qu'on était en vie. C'était une sorte de trousseau. Dès qu'on devenait adulte, dès qu'il était évident qu'on ne grandirait plus, la

famille s'endettait avec le tailleur et lui commandait un costume mortuaire.

Un costume pour quand on t'emmènerait au cimetière.

Histoire de ne pas être pris au dépourvu. Comme ça, tu pouvais mourir à l'improviste, on pouvait sortir ton costume de la naphthaline, déjà lavé et repassé, les poches encore cousues, jamais porté et sans un pli. C'était une chose à prévoir et à organiser pour l'avenir, une sorte de pension, à la différence que tout le monde n'arrive pas à la pension tandis que personne n'échappe la mort. Et le coiffeur fit commencer la confection de son costume alors que la guerre n'avait pas encore éclaté mais, en prévision du départ pour le front, il fit faire les dernières finitions, comme ça si on le renvoyait à la maison dans son cercueil, il avait déjà l'habit fin prêt pour son propre enterrement.

C'est qu'à peine arrivé au front, il s'était distingué tout de suite comme étant fin tireur. Il glissait ses doigts dans la gâchette et tirait, tout le monde était fasciné par ses doigts très spéciaux et ses mains qui ressemblaient à celles d'une star du cinématographe.

La guerre vécue par le coiffeur serait trop longue à raconter.
Je ne raconterai qu'un épisode.
Celui que racontait mon père.
L'histoire qu'il a entendue raconter par le coiffeur le matin du 4 juin 1944.
Une histoire qui est arrivée en été '43, quand les Américains ont débarqué en Sicile.
Il paraît qu'en ce temps-là, le coiffeur et environ septante soldats étaient restés pour ainsi dire isolés dans un petit village perché dans les montagnes et, quelques semaines plus tard, ils étaient toujours là-haut. Ils n'eurent bientôt plus de nouvelles du tout, ni des autres soldats de l'armée italienne, ni des alliés allemands. Des bruits leur parvenaient au sujet d'un bombardement probable de Rome. D'autres bruits annonçaient la chute du fascisme. D'autres encore annonçaient que les Allemands n'étaient plus des alliés. Que peut-être les alliés étaient maintenant les Américains... ou bien que les Américains s'étaient alliés aux Allemands contre le péril communiste russe... peut-être que le pape s'en était mêlé, puisqu'il était obsédé par le péril communiste, et qu'il les avait tous rassemblés contre Staline, toujours est-il qu'ils étaient là-haut sur le qui-vive et se méfiaient de tout le monde.

Ils étaient environ septante militaires perchés dans un petit village et, un matin, ils décidèrent de se défendre, autant des Américains que des Allemands. Le coiffeur aux belles mains, on l'envoya surveiller un carrefour. On le posta à une fenêtre avec son fusil.

Le sergent lui expliqua que, dès qu'il verrait passer le moindre chien... « il conviendra de lui tirer dessus, de manière à prévenir les habitants que le carrefour est sous le contrôle d'un franc-tireur et pour que personne ne se hasarde à passer. Il serait judicieux de ne pas utiliser plus d'une balle pour le chien, vu qu'on est à court de munitions, et tant pis pour lui s'il ne meurt pas sur le coup ! »

Onze

Comme ça le coiffeur décida que « dès que j'aurai vu un beau gros chien traverser mon carrefour, je viserai et je tirerai. Le chien peut mourir et rester là, au milieu de la route. Ou bien il peut être blessé à une patte et s'encourir en boitant, il n'en sera pas moins le signal voulu pour la population, un avertissement de ne pas passer par-là. Au lieu de quoi, ne voilà-t-il pas que le chien qui passe et sur lequel je tire lance un de ces hurlements, on aurait dit un gamin, et reste là, blessé, au milieu du carrefour. Il reste là à hurler et à se vider de son sang sans bouger. Il va finir par mourir !... je me dis et, s'il ne meurt pas, il aura au moins la force de se lever et de foutre le camp. Mais le chien reste là, au milieu, et se tord de douleur comme un torturé. Il se tord et perd une quantité de sang telle que je n'imaginai même pas qu'il en tenait autant dans un seul animal. Je ne peux même pas me détourner de lui. Je dois rester à la regarder souffrir et se vider de tout son sang. J'ai reçu l'ordre de surveiller ce carrefour et il est hors de question que je le lâche d'un seul œil. Je ne peux même pas lui balancer un deuxième coup de feu parce que, si le sergent l'apprend, il me mettra aux arrêts.

Le soir, quand la bête a finalement décidé de mourir et qu'arrive l'heure du couvre-feu, je pense qu'il vaut mieux descendre dans la rue et la retirer. Peut-être avais-je des remords d'avoir tué cet agneau de Dieu, qui était mort pour sauver tous les gens du village. Et comme ça, je descends ramasser la pauvre bête crucifiée au milieu du carrefour. Je la ramasse et la lie à ma ceinture, comme font certains chasseurs quand ils ramassent un lièvre à peine abattu. Et, la bête accrochée à la ceinture, je m'en vais vers le fleuve pour l'enterrer.

Mais à peine ai-je passé le carrefour que j'entends quelqu'un qui appelle d'une fenêtre 'Mais vous allez où comme ça, la nuit, avec un chien mort accroché à la ceinture ?'

Je réponds que 'je vais l'enterrer. Sans quoi ce chien mort finirait par propager quelque maladie et je pense surtout qu'il mérite une sépulture parce que, même s'il a vécu sa vie de chien, avec toute la souffrance qu'il a endurée, il doit bien lui être poussé une âme dans le cœur'.

Et l'autre me fait 'au lieu d'enterrer un chien, enterrez mon père qui est mort aujourd'hui. Mon père qui a fait la première guerre et après la première guerre, on l'a envoyé en Afrique. Et après l'Afrique, on l'a emmené en Espagne et il s'est même débrouillé

pour qu'on l'expédie en Albanie. Quatre guerres, il s'est tapé, mon père, et maintenant, il est revenu à la maison pour mourir'.

Je me dis que je ne peux tout de même pas enterrer un chien et laisser ce père mort dans la maison de son fils. Et comme ça, je prends ce père et l'emporte au fleuve. Mais à peine ai-je marché quelques mètres, que j'entends qu'on m'appelle. C'est une femme. Une femme qui me demande 'vous allez où comme ça, la nuit, avec un vieux dans les bras et un chien mort accroché à la ceinture ?'

Et moi, je réponds que 'je vais les enterrer. Le vieux s'est tapé quatre guerres et ce chien mort finirait par propager quelque maladie et puis, avec toute la souffrance qu'il a endurée, il doit bien lui être poussé une âme dans le cœur'.

Et la femme me fait 'le chien est une bête et cet homme a eu le temps de devenir vieux, lui au moins. Mon mari par contre est mort sans même me laisser d'enfant. Enterrez mon mari'. Et comme ça, je me dis que ce mari aussi mérite une sépulture, mais je dis 'je repasserai demain parce, que cette nuit, j'ai les bras chargés et je ne sais pas comment l'emmener, votre mari...'

‘Prenez sa charrette -dit-elle- elle ne sert de toute façon plus à personne, chargez-la avec tous vos autres morts’ et, avec la charrette du mari, je m’en vais vers le fleuve, mais je n’ai pas fait un mètre qu’un homme et une femme, avec un enfant dans les bras, m’arrêtent et me demandent ‘Vous allez où avec cette charrette pleine de morts ?’

‘Je vais les enterrer. Ce jeune est mort sans avoir eu le temps de laisser d’enfant à sa femme, le vieux s’est tapé quatre guerres et ce chien finirait par propager quelque maladie, d’ailleurs avec toute la souffrance qu’il a endurée, il doit bien lui être poussé une âme dans le cœur’.

Mais ils me répondent que ‘le vieux est vieux, le chien est une bête et cet homme a eu le temps de se trouver une femme mais, notre fils, quelle vie a-t-il eue ? Enterrez notre fils...’ et je charge aussi le gamin sur la charrette. Je le charge et je descends vers le fleuve. Je descends mais, tous les mètres, quelqu’un m’arrête, me demande si ‘c’est vous qui enterrez les morts ?’ parce que la nouvelle d’un soldat, qui passe avec une charrette pour ramasser les morts dans les maisons, s’est répandue. Un gars qui passe, comme le chiffonnier qui ramasse les vieilles ferrailles, les chaudières défoncées, les chaussures

trouées et les os rongés, les rebuts de la vie
de tous les jours, je vais comme ça, ramassant
les corps des morts, les débris de la guerre.
'C'est vous qui enterrez les morts ?'

Et j'arrive au fleuve avec la charrette

Douze

« Durant la guerre, la nuit, c'est la fin du monde.

Je m'approche du fleuve et je me mets à creuser.

Mais j'ai à peine commencé que je vois au loin arriver des soldats. Des soldats qui ne sont pas italiens et ne semblent pas allemands. Des soldats étrangers qui ont l'air d'être américains. Ni une ni deux, je me jette au milieu des morts pour faire le mort, vu que dans ce méli-mélo d'armées, je ne sais plus qui est l'allié de qui.

J'essaye de faire le mort. J'essaye de me souvenir à quoi ressemble un mort. J'en ai bien vu l'un ou l'autre pendant cette guerre mais, maintenant que je dois faire le mort pour de vrai, j'ai l'impression d'être un mort complètement raté. Il me semble que j'ai pris une position toute entortillée et trop disgracieuse pour un mort. De plus, je n'arrive pas à garder les mains immobiles et je ne me rappelle plus si les morts ont les mains ouvertes ou fermées.

Les yeux, c'est sûr, doivent rester fermés parce que, si jamais quelqu'un s'approche, l'œil est la première chose qu'on a envie de bouger. La bouche, par contre, je la maintiens ouverte, comme ces morts que j'ai vus gamin, des morts naturels, morts par manque d'air et qui, à la recherche du dernier souffle, avaient été surpris par la mort, bouche-bée. Et comme de bien entendu, dès que les soldats américains arrivent, le premier sur lequel ils viennent se pencher, c'est moi. Moi qui ne bouge pas avec mes mains en compote et ma bouche en forme de dernier souffle, au point que je leur fais l'impression d'être un vrai mort.

Ne voilà-t-il pas que les Américains avec un certain respect prennent quelque distance. Puis se posent, ouvrent quelques boîtes en fer et mangent. Après quoi, ils se préparent à se coucher, l'un d'eux monte la garde, mais s'endort dix minutes après les autres.

Après une petite heure, voilà qu'arrivent d'autres soldats, une poignée d'Allemands, ils ont traversé le fleuve et sont tout trempés. Mouillés comme ça, ils font encore plus gamins, plus osseux et maigrichons que jamais. Moi, j'ai à peine eu le temps d'ouvrir les yeux que

Les Américains sont passés du sommeil à la mort.

Je recommence à faire le mort de plus belle. Je fais le mort et, l'instant d'après, c'est au tour des Allemands de s'approcher de la charrette et du tas de cadavres. Parmi eux, il y en a un qui a l'air plus gamin que les autres. Il tremble dans son uniforme racrapoté par l'eau froide du fleuve. C'est un tout jeune soldat probablement devenu adulte sur ordre du führer. Un de ceux qu'on avait envoyés à la guerre, mais qui venaient tout juste d'apprendre à lacer leurs chaussures.

Un gamin avec une tache rouge au milieu du visage.

Une tache qui commençait à devenir violette, tellement il avait pris froid en traversant le fleuve. Bref... ce gamin à la tache s'approche de la charrette et se met à regarder les morts amoncelés, et voilà qu'en haut du tas, il commence à me regarder, moi, avec mes doigts à moitié refermés et ma bouche ouverte. Il me regarde et je dois lui paraître plus mort que tous les autres. C'est là que ses camarades prennent les soldats américains et les entassent avec les autres cadavres sur la charrette. Puis, ils se préparent à se coucher. Le gamin allemand avec la tache sur le visage monte la garde. Mais lui non plus n'arrive pas

à rester éveillé et s'endort avec son fusil.
Juste après lui, caché au milieu des corps, je
sombre à mon tour dans le sommeil.

Tout le monde dort et ceux qui ne dorment pas
sont morts.

Treize

« Passée la nuit, les Allemands se réveillent et s'en vont en une espèce de file indienne, qui n'en est pas une. Je commence à me dégager des corps des soldats américains qu'on a empilés sur moi. Je bouge mes mains en compote, qui sont toutes crispées, et je descends de la charrette. Je me sens vanné, crevé comme quelqu'un qui serait revenu de l'au-delà à pied. Je vais vers le fleuve pour me rincer le visage, parce qu'il me faut maintenant recommencer à creuser la fosse pour les morts de la charrette et retourner ensuite à ma fenêtre pour surveiller la rue que le sergent m'a désignée la veille mais, pendant que je me rince, je commence à réfléchir à ce qui m'est arrivé.

D'abord, je me demande : comment j'ai pu apprendre si vite à faire le mort ?

Ensuite, je me demande : comment c'est possible que l'Américain et l'Allemand, après lui, m'aient pris pour un vrai mort ?

Et je me dit que ça signifie que j'étais mort pour de vrai !

Ça veut dire que je viens de ressusciter...

Je me persuade d'avoir été mort et d'être ressuscité, comme un Jésuschrist qui aurait

fait tout le boulot tout seul et qui se serait même dépêché de faire en une demi-nuit ce que le vrai Jésus-Christ a fait en trois jours. Et aussitôt persuadé, je reviens en courant à la charrette et je me mets à ressusciter tous les autres morts.

Maintenant, avec mes belles mains, je les ressuscite tous.

Et voilà que se relèvent le vieux qui s'est tapé quatre guerres et le mari mort sans laisser d'enfant. Que se relèvent les soldats américains, le gamin et même le chien que j'avais vu agoniser pendant toute une journée au milieu du carrefour.

Tout le monde se relève comme si en ce matin-là, à cheval entre l'été et l'automne 1943, avait commencé le jugement universel. Et voilà qu'ils viennent vers moi et me demandent un bout de pain ou de fromage, mais je n'ai rien, alors je leur dis que 'je n'ai ni eau, ni pain et pas de fromage non plus et, même au village, il ne reste presque rien'.

Et comme ça, les morts me demandent si 'la guerre ?... elle est finie, la guerre ?' Mais je leur dis qu'elle n'est pas encore finie.

Et le vieux qui s'est tapé quatre guerres me demande 'Et alors, pourquoi tu nous as

ressuscités ? Nous étions morts et nous évitions ainsi de souffrir encore de la faim de la soif ou de la guerre. Maintenant, tu nous a ramenés à la vie, rien n'a changé et, de fait, c'est pire qu'avant. Nous ne t'avons rien demandé ! Il aurait mieux valu que tu nous laisses là où tu nous as trouvés... il valait mieux nous laisser en pâture aux mouches'.

À la suite du vieux, les voilà qui se lamentent tous. Les américains se lamentent dans leur langue et même le gamin qui n'avait pas encore appris à parler se lamente. Alors, je m'efforce de leur expliquer qu'une raison de vivre, ça se trouve toujours. Je leur raconte toutes les infinies beautés de la vie, mais plus je regarde autour de moi et moins j'en vois. Je regarde mon village et je ne vois personne dans les rues. Ces morts à peine ressuscités pourraient bien être les seuls êtres humains vivants qui rodent dans la campagne.

Et voilà que je me tais à mon tour.

Je me tais et je me mets à marcher à travers champs.

Je marche et, derrière moi, marchent tous les autres. Et après une demi-journée de marche, nous nous rendons compte que nous sommes en train de suivre la même route que les soldats allemands qui se dirigent vers Rome. Le dernier

de la file est justement le jeune soldat avec la tache rouge au visage, qui bouge très lentement, tout en grignotant des fèves romaines qu'il picore dans un sachet. Il grignote les fèves et jette l'écorce, je me rends compte que j'ai faim... la résurrection m'a ouvert l'appétit. Je mange toutes ces écorces de fèves et je suis le chemin, comme le petit Poucet avec la mie de pain.

Et voilà que le long de la route vers Rome, les morts s'écroulent un à un. Ils s'arrêtent en pleine campagne, regardent autour d'eux, trouvent un coin et tombent par terre.

Le premier qui meurt, c'est le gamin et les derniers sont les Américains à qui on a appris qu'en tant que soldats, face à la mort, il fallait se mettre au bout de la file. On leur a appris la courtoisie de mourir les derniers.

L'un après l'autre, les morts retournent à la mort, la résurrection ne leur a servi à rien.

Seuls... le chien et moi continuons à vivre et, maintenant qu'il s'est trouvé un maître, il est heureux comme si, pour lui, la guerre était vraiment terminée. Ensemble, nous suivons les Allemands jusqu'aux portes de Rome.

Dans cette périphérie faite de pins et de broussailles naît la ville de Rome. Ici, avant la guerre, le prince Torlonia élevait des cochons, et les bergers venaient faire paître leurs moutons. Maintenant, celui qui possède une bête la garde bien cachée, de peur que les Allemands ne la lui prennent. Maintenant, dans ces prairies, même les chiens ne viennent plus pisser.

Quatorze

« Chez moi, on me croyait mort.

Et comme ça, quand je suis rentré, personne dans ma famille ne m'a reconnu. On m'avait déclaré mort à la guerre et tout le monde avait l'âme en paix. Ma femme avait même effacé mon nom sur la sonnette et se faisait appeler par son nom de jeune fille.

C'est moi qui ai dû dire à ma famille que 'je suis le coiffeur, votre parent proche ! Je suis de retour !' et du coup, ils ont tous regardé mes mains. Tout le monde se rappelait les belles mains que j'avais quand j'étais coiffeur. Des mains de star de cinéma. Des doigts longs et fins que tu aurais pris pour des doigts de femme... d'une belle femme, une fois glissés dans les trous des ciseaux. Comme ça, tout le monde a regardé mes mains, mais elles aussi avaient l'air d'avoir été ravagées par un bombardement, comme le quartier de San Lorenzo. Elles aussi, on aurait dit qu'on avait amoncelé sur elles d'autres doigts pris au hasard sur d'autres mains dont la guerre n'avait pas voulu.

Je n'ai plus rien dit. J'ai été dans ma chambre prendre mon costume de mort, le fameux trousseau... une coutume familiale. Je l'ai sorti

de la naphthaline, déjà lavé et repassé, les poches encore cousues, jamais porté et sans un pli. J'ai enlevé mon uniforme et je l'ai enfilé. Alors, mes proches ont tout compris, et ma femme et ma mère ont pleuré et m'ont embrassé.

Ils m'ont demandé pourquoi. J'ai répondu que j'avais mis mon costume de mort parce que je pouvais maintenant me permettre de le porter. J'ai dit que j'étais mort et ressuscité. Puis, je me suis couché et j'ai dormi pendant trois jours et trois nuits. Je dormais avec mon costume mortuaire et j'avais l'air vraiment mort. Le chien aussi a dormi pendant trois jours et trois nuits. Après trois jours, je me suis levé et, avec le chien, nous avons trouvé cet endroit via dei Sabelli. Ça fait bientôt un an que je suis là et que je demande l'aumône... ici, au pied de cette moitié d'immeuble, restée debout après le bombardement ».

Ainsi parlait le coiffeur.

Et, après avoir parlé, il se tut.

Seize

La société s'était agrandie.

Elle comptait maintenant la mère Irma qui était restée à la trattoria, mon grand-père Giulio avec mon père et le gamin qui est devenu vieux, auxquels s'ajoutaient le coiffeur habillé en mort et le chien. Mais un animal et cinq humains n'arrivaient toujours pas à réunir les mille lires nécessaires et, comme ça, ils s'en allèrent tous vers la gare de Roma-Termini, il y avait là un va-et vient de soldats allemands. Ils étaient tellement pressés de partir qu'ils laissaient des tas de choses dans les bureaux et les magasins, sans même se soucier de fermer les portes. Et les gens avaient commencé à se passer le mot, comme quoi on pouvait trouver facilement à Termini une couverture ou quelques kilos de patates. Un petit groupe de gamins arriva. Le plus culotté de tous ne pensait qu'aux patates au lieu de s'intéresser aux couvertures et s'en fourrait plein la chemisette... il l'avait nouée à la taille et l'utilisait comme un sac. Il entra avec sa chemisette vide et, quand il sortait, elle était pleine à craquer. Il traversait la rue et déchargeait le tout dans une brouette en bois qu'un vieil homme gardait.

Nino, mon grand-père et le reste de la bande regardait fasciné toute cette bonté de Dieu avec ces patates qui allaient disparaître en même temps que la brouette et Nino aurait bien couru derrière, comme un âne derrière sa carotte. C'est pourquoi le gamin qui poussait la brouette s'arrêta devant lui et lui demanda « Tu veux ma photo ? »
« Tu veux bien me donner une patate ? » dit Nino.

Le gamin lui rit au nez... « Tu me prends pour la Croix-Rouge ? Je ne suis pas là pour faire l'aumône aux pauvres. Tu ne vois pas que j'en suis un ? » Et d'un geste brusque, il poussa la brouette et reprit son élan. Mon père lui répondit « hé ho ! je t'ai demandé une patate, je t'ai pas demandé si je pouvais te prendre toute la brouette et le vieux en prime ! »
Le gamin culotté ne prit même pas la peine de répondre et poursuivit son chemin. Il marcha encore un peu et vit que Nino, mon grand-père Giulio, le coiffeur et le gamin qui est devenu vieux continuaient de le suivre. Tandis que le vieil homme édenté tentait de sucer une patate, sans même se retourner, le gamin fit « Vous allez me suivre encore longtemps comme ça ? Vous n'avez pas compris qu'y a rien pour vous ?... c'est pas l'armée du salut ici ! »

Mais Nino lui répliqua « Tu nous lâches avec ta brouette ! Nous, on doit arriver au quartier du Quadraro. Tu voudrais qu'on change de route pour te faire plaisir, ou quoi ? »

Ils entrèrent sur la piazza Vittorio en rang l'un derrière l'autre, on aurait dit un cortège. Une misérable procession de miséreux qui suivaient la brouette, comme un curé et des enfants de cœur suivent la statue d'un saint.

Et tout à coup, trois ou quatre avions passèrent au-dessus des statues de la basilique de San Giovanni. L'un volait devant et semblait être allemand et les autres devaient être anglais et lui tiraient dessus.

Mon grand-père Giulio se dit qu'il était plus que temps de trouver un endroit où se cacher. Il attrapa Nino et avec le gamin qui est devenu vieux, le coiffeur mort et ressuscité, le chien, le vieil homme et le gamin culotté avec ses patates, ils entrèrent dans un immeuble. Ils descendirent et se faufilèrent dans une espèce de trou. Ils étaient tous les sept entassés les uns sur les autres. Le vieil homme s'était fourré dans une brèche du mur, on aurait dit qu'il était encastré dans cette crevasse depuis toujours.

Le gamin culotté se mit à parler avec mon père. Il lui demanda « Tu vas où avec tout ce beau monde ? » Et mon père lui raconta que « nous formons une société. Une société montée pour acheter un cochon. Un cochon qu'un proche parent de la mère Irma... qui est une dame qui tient une trattoria... bref, ce parent a volé un cochon aux Allemands et le vend pour mille lires. Nous avons monté cette société, mais nous arrivons à peine à un petit sept cents lires... »

Et le gamin culotté lui dit que « Avec sept cents lires vous pouvez acheter un beau morceau de la bête. »

« Eh non ! parce que le cochon est vivant, il est caché à Frascati et on ne peut pas le tuer si on ne veut pas foutre la pagaille. Mais les Américains sont presque là. Mon père l'a appris par la mère Irma et là, on en a reçu confirmation, par ces deux-là, qui les ont vus arriver dans leur village aux portes du Sud. C'est pourquoi nous devons nous dépêcher de trouver les mille lires parce que, dès que les Allemands se tirent, le parent de Frascati tue le cochon.

Et toi, tu vas où avec ce vieux ? C'est qui ? Ton grand-père ? »

Le même culotté, à moitié perché sur son tas de patates, lui répondit « Je sais même pas qui

c'est, ce type. Je l'ai rencontré ce matin. Un vieux qui rodait sur la piazza Vittorio avec cette brouette. Lui, il a amené la brouette et moi, j'ai volé les patates. Bref, en se donnant un petit coup de main l'un l'autre, on a aussi monté notre société de crève-la-faim. Mais m'est d'avis qu'il ne cause pas ! Je crois qu'il est à moitié retardé, un muet... »

Mais ne voilà-t-il pas que le vieil homme, encastré dans le mur comme un ex-voto, articule d'abord deux mots et puis, tout à coup, se met à parler.

Quand mon père racontait ça, il disait que « le vieil homme se mit à parler comme un oracle. »

Dix-sept

Dieu créa l'homme avec un peu de terre.
Il le façonna avec de la boue et des cailloux,
sous un ciel tout fraîchement créé.
Puis, il le condamna à vivre pour mourir et
redevenir poussière rendue à la terre. Et ce
vieil homme encastré dans le mur là en dessous...
dans cette espèce de misérable catacombe ...
semblait parler pour empêcher Dieu de le
retransformer en caillou.

« Dans ma maison, les morts, on les enterre
pieds nus.

Dans ma maison, on dit que les chaussures sont
trop lourdes pour les morts. On dit qu'elles
les cloueraient ici-bas, au milieu des vivants.
Crucifiés à la vie, même morts.

Dans ma maison, même les gamins vont pieds nus.
Et quand j'étais gamin, j'avais peur d'aller
pieds nus comme les morts.

Et si c'est vrai que, dans l'autre monde, c'est
plein de morts, plein de tous ceux qui sont
morts pendant des siècles et des siècles, il ne
doit plus y avoir de place pour tout le monde.
C'est pourquoi il vaut mieux y aller sans

chaussures, dans l'espoir de dégouter une toute petite place à occuper pour le restant de l'éternité. Pieds nus jusqu'à la fin des siècles'.

Dans ma maison, quand j'ai eu vingt ans, on m'a donné des sabots de bois. Des sabots aux talons cloutés pour qu'ils s'usent moins vite. Et avec ces sabots de bois, je suis arrivé à l'Appio Claudio pour garder les cochons de la famille Torlonia.

Puis, la guerre a éclaté, la première guerre. Les Torlonia ne m'ont pas laissé partir à cette guerre de tranchées. Ils se sont débrouillés pour qu'on ne m'appelle pas, même si j'avais encore l'âge d'aller me battre. Je devais rester avec les cochons.

Puis, je me rappelle que le fascisme est arrivé et les Torlonia ont vendu un morceau de leur terre pour construire les bâtiments du cinématographe.

Je me rappelle qu'on a même tourné un film dans les prairies des Torlonia. *Scipion l'Africain*, et la moitié du faubourg a fait de la figuration. Et je me rappelle que les figurants venaient voler des pommes que j'avais mises de côté pour les cochons du prince.

Puis la guerre a éclaté, une autre guerre.
Celle de maintenant.

Et avec la guerre, les Allemands sont arrivés
et ont emmené tous les cochons. Ce souvenir des
cochons est très précis.

Je me rappelle que je courais derrière les
Allemands. Je me rappelle que le prince
Torlonia lui-même courait. Je me rappelle qu'il
a arrêté les Allemands et a racheté tous les
cochons un par un. Il en a racheté cinq. Il les
a rachetés comme s'ils n'étaient pas à lui,
comme si c'étaient des cochons allemands. Après
quoi, il m'a dit 'on ne va pas se faire voler
ces cochons, tout de même'. Et moi, j'ai creusé
cinq trous derrière l'aqueduc. J'ai creusé les
trous et j'y ai mis les cochons, comme on
glisse le pied dans une chaussure.

Dans chaque trou, il y avait un cochon et
chaque jour, je les nourrissais. Nous en avons
mangé un à la fois et pour Pâques, il n'en
restait plus qu'un. »

Dix-huit

La bouche du vieux remuait à peine.

Il disait « puis, je me rappelle que les Allemands ont commencé à fuir. Et moi, je pensais 'maintenant, ils ne viendront plus nous voler les cochons !' »

Le lendemain, quelques Allemands s'arrêtèrent près de chez nous. C'était un petit groupe et ils traînaient leurs chaussures trouées.

C'étaient de tout jeunes gamins, qui étaient devenus adultes sur ordre du führer. De ces gamins qu'on avait envoyés à la guerre, mais qui venaient tout juste d'apprendre à lacer leurs chaussures. Le plus chétif avait une tache rouge sur le visage et marchait, l'air tout renfrogné. On aurait dit un vilain garnement, qui avait à peine terminé son goûter et qui avait encore de la confiture partout. Les autres marchaient devant, avec un prisonnier.

Ce prisonnier était un Russe qui avait l'air d'être un officier important, car il portait un uniforme de luxe et une paire de chaussures vernies qui semblaient neuves. J'avais l'impression de ne jamais en avoir vu de pareilles, même chez les Torlonia.

On aurait dit des chaussures en soie orientale d'Arabie.

Le jeune soldat avec la tache suivait le petit groupe, tête baissée, comme s'il râlait parce qu'il n'avait pas réussi à en voler pour de bon, de la confiture, et qu'il était obligé de grignoter des fèves romaines.

Bref, je cours voir ce qui se passe et eux, en bredouillant quelques mots d'italien, me disent d'amener une pelle. Je me dis qu'ils se sont mis en tête de chercher le cochon et je décide de les suivre et de ne pas les lâcher d'une semelle. Je prends une brouette pleine d'outils. La brouette et la bêche, la pioche et la pelle.

Et voilà que, la nuit tombant, ils se mettent à chercher un endroit pour dormir. Mais à peine sommes nous passés près du trou où se trouve le cochon qu'il se met à gueuler. Il gueule parce qu'il m'a reconnu. Il croit que je viens le nourrir. Ce n'est pas sa bouffe que je lui amène, ce sont les Allemands.

Et comme ça, au lieu de nourrir la bête, j'ai nourri les Allemands.

Ils tuent le cochon et le coupent en morceaux. Et là, ils me demandent plutôt gentiment si je ne veux pas rester manger avec eux mon morceau de la bête et, moi, je pense 'la bête est plus à moi qu'à vous !' Je pense qu'ils vont manger

et qu'après ils partiront. Je pense 'ce sera fini le carême'.

Et comme ça, nous mangeons et, du coup, ils sortent même à boire. Et là, entre le vin et la viande, j'ai un instant la sensation que nous sommes tous amis. Il me semble aussi qu'ils n'ont plus rien de ces étranges crapules qui nous ont torturés pendant toute une année de guerre.

Je me rappelle que nous étions assis par terre. Je me rappelle que nous étions rassasiés et l'un ou l'autre s'était déjà endormi. Je me rappelle que, parmi les Allemands, le seul qui veillait, c'était le gamin à la tache rouge. Le Russe se couche pour dormir et s'endort avec ses chaussures aux pieds. Et moi, je me dis que 'moi aussi, si j'avais eu ses chaussures... moi aussi j'aurais dormi avec, de peur que quelqu'un me les pique'. Ce sont des chaussures en soie orientale d'Arabie. Le genre de chaussures auxquelles même la bouse ne colle pas, tellement elle a du respect pour elles ».

Dix-neuf

« Durant la guerre, la nuit, c'est la fin du monde.

À l'aube, le jeune Allemand à la tache rouge est venu me réveiller et j'ai compris que je devais prendre la pelle. Près du trou où était caché le cochon, il n'y avait plus que ses os. De la bête entière n'étaient restés que les os. Et dans le trou, il y avait le Russe que les soldats allemands avaient tué pendant la nuit. L'Allemand me dit que je devais refermer le trou, mais il me semblait que le Russe n'était pas encore mort. Il remuait les mains et le visage. Je n'ai rien dit et je l'ai recouvert de terre. Je pensais que les Allemands étaient en train de partir. Je pensais qu'il valait mieux ne pas se mêler de leurs affaires. Je pensais 'maintenant, ils s'en vont et ce sera fini le carême !'

Le gamin à la tache rouge s'est mis au bout de la file des Allemands qui quittaient Rome et, moi, je m'apprêtais à rentrer chez le prince Torlonia. J'allais chez le prince pour lui raconter qu'il était arrivé un malheur, qu'on avait hélas tué son cochon. Mais j'ai été pris de remords par rapport au Russe que j'avais enseveli, et je suis retourné au trou pour le

déterrer. Ils avaient même raflé la pelle, les Allemands. La pelle, la bêche et la pioche. Ils n'avaient laissé que la brouette vide au milieu des arches de l'aqueduc romain.

Je me suis mis à creuser avec les mains. J'ai creusé. J'ai creusé et j'ai sorti le Russe qui était déjà mort, là en dessous.

Et c'est comme ça que je lui ai retiré ses chaussures et que je les ai enfilées.

Elles étaient confortables et belles comme des soies orientales d'Arabie.

Je l'ai recouvert et je suis parti avec la brouette.

Dans ma maison, les morts, on les enterre pieds nus.

Dans ma maison, on dit que les chaussures sont trop lourdes pour les morts. On dit qu'elles les cloueraient ici-bas, au milieu des vivants. Crucifiés à la vie, même morts. »

Vingt

Le vieil homme parlait et tout le monde regardait ses belles chaussures.

Après avoir marché toute sa vie pieds nus, ne voilà-t-il pas qu'il avait aux pieds des semelles dignes des indiens au cinématographe. Ses vieux pieds sales étaient maintenant fourrés dans une belle paire de chaussures russes. Des culottes au chapeau, il était attifé comme un mendiant et, avec ses chaussures en soie d'Arabie, on voyait davantage à quel point le reste était miteux, y compris ses mains. Et de fait, les mains avec lesquelles il avait creusé le trou du Russe n'étaient plus qu'une grosse boule de terre et de sang séché. Il parlait et, tout en parlant, il serrait dans les mains un petit tas de doigts emmêlés, comme s'il avait eu peur de les perdre en route.

Puis il se tut, lui aussi.

À la fin de l'attaque aérienne, mon père, mon grand-père, le gamin culotté et le reste de la société du cochon, sortirent de leur cave avec la brouette de patates. Le vieil homme fit un geste avec son semblant de main, un geste qui voulait dire « allez-y, allez-y... »

Il resta enchâssé dans son mur, sous terre, mais il n'était pas mort puisqu'il avait toujours ses chaussures aux pieds.

Les autres sortirent comme autant de Lazares ressuscités.

Tandis qu'ils marchaient en direction des arches, le gamin culotté pris mon père à part et lui dit « moi, je mets cent lires. Bien sûr, je dois ramener quelques patates à la maison, mais je peux aussi en vendre un peu... c'est suffisant, cent lires, pour entrer dans votre société ? »

Mon père vit que les autres associés faisaient *ouï... ouï...* de la tête et lui répondit « bien sûr que c'est suffisant, cent lires. Avec tes sous, nous arrivons à un petit huit cents lires, il ne nous en manque plus que deux cents... rien que deux cents lires. »

Ils étaient cinq, deux gamins, deux adultes et le gamin qui est devenu vieux. Et puis, il y avait aussi le chien et la brouette de patates, qui complétaient la procession qui se dirigeait vers la sortie de la ville, en direction des collines romaines des Castelli. Vers les bourgades du Quadraro et de Centocelle, vers Tor Pignattara et le Quarticciolo, là où les

gens parlent de Rome comme d'une ville du bout du monde. Comme si ce n'était pas la ville où ils sont nés, là où ils vivent et travaillent. Comme si la vraie ville était toujours ailleurs, comme si pour être de vrais romains, il fallait habiter le Colysée ou le Capitole, qu'il fallait vraiment crêcher sur le cheval de la statue de Marc-Aurèle. Pour nous, la ville de Rome, ce sont trois immeubles en ruine et tout autour un immense poulailler, fait de bourgades dans lesquelles s'entassaient les délogés de la guerre, les émigrés du sud et les romains que Mussolini a chassés de la capitale de l'empire.

Par exemple, mon grand-père était arrivé au Quadraro justement parce qu'on l'avait délogé du Trastevere. Le fascisme l'avait chassé du centre de Rome, ainsi que plein d'autres, uniquement parce que les pauvres faisaient tache au milieu des travaux d'embellissement, que l'état avait prévu pour la mégalopole romaine.

Il fallait bien se montrer, aux rois et autres puissants d'Europe et du monde, dans son plus bel appareil et, pour ce faire, le fascisme s'était comporté comme tous les gros patrons du monde, qui font manger les serviteurs à la cuisine et baladent leurs hôtes dans les beaux salons.

La ville de Rome devenait une échoppe de souvenirs pieux pour touristes et pèlerins, un podium doré sur lequel pouvaient défiler les parades du Duce.

Une ville où les marbres blancs de Carrare cachaient mal la merde du fascisme.

Deuxième partie

Un

Nous étions dans l'après-midi du 4 juin 1944. Deux heures s'étaient écoulées et mon père était encore sous la fenêtre aux barreaux rouillés, l'oignon à la main. Il continuait de s'adresser au bras squelettique pour le convaincre que les Américains étaient là. Il lui disait que lui avec le reste de la société du cochon, il s'était arrêté sous le portique de l'école Cagliero.

Depuis le portique, il avait vu des soldats arrêtés sous l'arc de Primavera. Les gens disaient que « ça ce sont des Américains... ça y est, les Américains sont là ! » Mais certains étaient sûrs que « non, tu vas voir que ce sont encore les Allemands ». Et d'autres disaient que, peut-être, « ce sont des Allemands déguisés en Américains ! » Mais Nino était persuadé que c'était des Américains et même le coiffeur ressuscité disait que « ce sont des Américains... ce sont des Américains... je les ai déjà vus, moi, les

soldats américains et je peux témoigner qu'ils sont tout à fait comme ça... »

Une petite foule s'était rassemblée sous la fenêtre aux barreaux et tous soutenaient Nino. Tous faisaient *ouï... ouï...* de la tête et disaient « ce sont des Américains... les Américains sont là... »

« Ce ne sont pas des Américains, -fit le gars à qui appartenait le bras squelettique derrière les barreaux.- Ce n'est pas aujourd'hui qu'on libèrera Rome... et ce n'est pas les Américains qui la libèreront... »

Il dit qu'il s'était barricadé depuis un mois dans cette maison à moitié bombardée. Qu'il s'était barricadé en attendant la fin de la guerre. Il dit qu'il s'était approvisionné et qu'il avait de quoi tenir pendant un an. Il ajouta que l'oignon est un légume qui se garde longtemps parce que ce n'est pas le fruit... mais la graine de la plante, le bulbe qu'on met sous terre, et il s'était mis sous terre comme un oignon... il en avait fait une provision de plusieurs kilos... et il ne voulait pas en perdre un seul, d'oignon... il les aurait même défendus avec son fusil...

Et il ajouta que « si vous devez rejoindre le quartier du Quadraro, c'est dangereux d'y

circuler pendant la journée. Les Allemands font encore des rafles dans le Quadraro. Je vous conseille d'attendre la nuit. La nuit, c'est plus tranquille. »

Deux

Durant la guerre, la nuit, c'est la fin du monde.

L'homme au bras squelettique coincé dans la fenêtre aux barreaux rouillés dit « qui plus est, au Quadraro, la nuit dure plus longtemps que dans le reste de la ville, ici on a avancé le couvre-feu à quatre heures de l'après-midi à cause du Bossu qui a tué trois Allemands, le lundi de Pâques... »

Il dit « je connais quelqu'un au Quadraro. Il habite via dei Quintili, au troisième étage. Il s'appelle Primo. Vous le connaissez ? »

Ils se turent tous. Seul mon père fit *oui... oui...* de la tête pour lui faire plaisir, en espérant qu'il lui laisse l'oignon.

C'est comme ça que le gars se mit à parler et personne n'arrivait plus à l'arrêter...

Il dit que la mère de Primo l'avait appelé Primo parce qu'elle nourrissait l'espoir d'avoir plusieurs enfants. Elle aurait voulu arriver au moins à un hypothétique Settimio. Au lieu de ça, la guerre d'Afrique avait tué son mari, et le gamin était resté Primo et Ultimo.

Mon père disait que l'histoire de ce type derrière la fenêtre aux barreaux commençait un jour précis. Elle commençait à l'aube du 17 avril 1944.

À l'aube de ce jour-là, Primo s'était levé pour aller chercher du travail, sa mère contemplait la photographie du père dans son uniforme et dans sa tête, elle les voyait pareils, lui et son fils « Vous avez le même visage... le même nez ». Et elle le lui répétait tous les matins à la même heure, quand elle le voyait assis sur les toilettes qui avaient été bricolées sur un petit balcon. « Le même nez, le même visage... » et pour lui faire plaisir il répondait que « oui... nous avons le même nez, moi et papa... le même nez ». Et maintenant, le nez du père mort était collé sur le visage du fils. Elle disait que « ça, c'est le nez de ton père. Ton père était un héros de guerre et tu dois être fier de porter le nez d'un héros ! » et il promenait ce nez, tel une médaille décernée au valeureux soldat, épinglée au milieu de sa figure.

À l'aube de ce jour, Primo se rasait et ne voyait depuis sa fenêtre que la grande montée du Quadraro. Il aurait dû voir aussi les Allemands qui étaient arrivés depuis un moment. Ça faisait une semaine que les habitants du quartier étaient punis... trois Allemands soûls avaient été tués par les partisans du Bossu du

Quarticciolo. À cause de cette histoire des soldats tués, beaucoup avaient peur des représailles.

Très exactement une semaine s'était écoulée. Et là maintenant, Primo regardait la grande montée tandis que sa mère admirait le portrait de son mari, mais aucun des deux ne pensa aux Allemands.

Les Allemands, eux, ne pensaient qu'à ça et à cinq heures précises, ils firent irruption chez eux.

Primo n'eut même pas le temps de s'habiller, ils l'emmenèrent en pantoufles et en pantalons de pyjama. Sa mère non plus n'eut pas le temps de leur expliquer. Un soldat mis un papier dans la main de Primo, Primo enfila une veste et descendit avec eux. Après être monté dans un camion, il sortit le papier pour le lire. Il était écrit :

EMMENER DOCUMENTS D'IDENTITÉ ET CERTIFICAT D'EMPLOI, ASSIETTE CREUSE (SI POSSIBLE INCASSABLE) ET COUVERTS, TENUE DE TRAVAIL, CHAUSSURES ET VERRES, SERVIETTES, VIVRES. LES BAGAGES NE PEUVENT EXCÉDER 10 KILOS. ILS DOIVENT ÊTRE PRÊTS EN DIX MINUTES...

Il n'avait même pas pris une fourchette... même pas un vêtement de laine, parce qu'il avait eu

l'impression que, s'il avait pris quoi que ce soit dans un tiroir, ils lui auraient tiré dessus !

Il y avait plein de monde dans la rue et tout le monde était à moitié dévêtu, comme lui, puis le camion a démarré en direction des studios de Cinecittà. Primo était déjà rentré dans les studios du cinématographe. Il avait été s'y inscrire comme figurant pour le film *Scipion l'Africain*. Et il avait même été sélectionné pour tourner une scène de bataille dans les prairies de l'Appio Claudio. Et pendant qu'on tournait ces scènes de guerre on s'était rendu compte qu'il y avait un vieux serviteur à moitié débile, dans la propriété du prince Torlonia, et qu'il avait mis de côté une montagne de pommes. Et comme ça, pendant les pauses, Primo et les autres figurants étaient allés voler les fruits. Et tout en emportant les fruits, ils avaient remarqué que le vieux se promenait au milieu des cochons et les traitait comme des gamins. Il paraît qu'il leur parlait et le plus drôle, c'est qu'il leur parlait en dialecte paysan. Il leur parlait tellement en dialecte paysan que même les cochons ne le comprenaient pas !

Maintenant, il était de nouveau dans cette cité du cinéma, qui était la fierté du fascisme, il

était dans un grand studio avec de la paille jetée partout par terre. Il y resta jusqu'au lendemain soir, puis on les chargea sur des camions pour les emmener à Grottarossa et de là, ils prirent un train. Ils se dirigèrent vers Terni. C'était la première fois qu'il montait dans un train.

Trois

Mais tout à coup, pendant le trajet, le train s'est arrêté en pleine campagne.

Des planches en bois sont clouées sur chaque fenêtre des wagons pour que personne ne puisse s'échapper, mais les gens regardent à tour de rôle entre les planches et voient que le train est arrêté devant une fosse énorme, une sorte de gouffre. C'est un gamin bien habillé qui s'en rend compte le premier. « Il y a un grand trou ici dehors,- dit-il, tout en regardant à travers une fissure de la paroi du wagon, -nous sommes arrêtés tout près d'un grand trou » et il se déplace pour permette aux autres de voir. À cet instant précis, Primo a la nette impression de n'avoir jamais vu ce gamin. En effet, il lui dit « je ne t'ai jamais vu... tu n'es pas du quartier du Quadraro ! » Et l'autre époussète un peu ses vêtements sales, histoire de se présenter convenablement, puis dit « non, je ne suis pas du quartier. Je m'appelle Jubilé et je viens du Sud. » « Je m'appelle Primo ». Dehors, c'est presque le printemps avec des arbres chargés de fruits et la terre encore noire sans un brin d'herbe. « Ce sont des pruniers. Des prunes, des figues, des abricots, des cerises sauvages,... c'est la période. Et ça, ce sont justement des pruniers... si je me

réincarner, je veux que ce soit en paysan. J'aimerais avoir des moutons aussi. Et des vaches et des chevaux... et un singe !... pas question d'un canari, du genre de ceux que les gens mettent au balcon, non, un vrai singe ! Les scientifiques disent que l'homme en descend. C'est pour ça que l'homme est intelligent. S'il était descendu de la brebis ou du canard, il aurait été un pauvre imbécile mais, heureusement, il descend du singe... J'aimerais bien avoir un singe à moi et m'y attacher comme à un proche parent... Je suis sûr que je réussirais même à lui apprendre à parler ! Peut-être pas un discours d'universitaire, mais des bribes de phrases... *bonjour, bonsoir...* juste de quoi lui permettre de rentrer dans un bar et de boire un café tout seul, sans se conduire comme une bête.

Et puis j'aimerais beaucoup dresser les mouches.

Les scientifiques disent que la mouche est un animal parfait. Elle respire, elle mange, elle pisse, elle chie, elle baise et elle dort comme les être humains, mais elle fait tout ça mieux que nous. Les scientifiques disent qu'elle se reproduit plus vite que les lapins... et ils disent aussi que si nous pissons par devant et

chions par derrière... les mouches font tout par le même trou.

Ensuite, en ce qui concerne la nourriture, les mouches sont vraiment un chef-d'œuvre de la nature. Tu sais pourquoi ?

Parce que les mouches mangent la merde ! Voilà pourquoi elles vivront jusqu'à la fin des temps.

Il y a des personnes qui ne peuvent pas manger de graisses, sans quoi elles ne digèrent pas. Il y en a qui ne prennent que des légumes, d'autres qui ont besoin de viande saignante. Les mouches, elles, mangent la merde... Mais pas une merde spéciale... une merde quelconque leur suffit ! Et il y en a à toutes les saisons. Pas besoin d'un arbre particulier qui en produise. Il leur suffit de trouver le trou du cul de n'importe quelle autre bête. Des usines à merde partout, qui ne s'épuisent jamais. Et gratuite avec ça !

C'est pourquoi je pense que la mouche est l'animal le plus parfait du monde. Un être supérieur, et c'est pour ça qu'à travers les siècles, elle est devenue une petite bête paisible. La mouche est un animal pacifique... C'est pour ça que les Américains la haïssent... et ils ont inventé le DDT contre les mouches. Voilà, - dit Jubilé.- Quand la guerre sera finie, je veux m'acheter de la terre et des

bêtes. J'aurai un singe qui les gardera et je laisserai toujours devant ma porte un petit tas de merde pour les mouches. Une sorte de petit autel en l'honneur cette bestiole tellement parfaite. Et si j'y arrive, j'aimerais bien les apprivoiser et leur parler ».

Primo regardait ce paysage de terre foncée avec les pruniers et l'imaginait peuplé de singes-bergers et de mouches pacifiques et parfaites. Tout à coup, il pensa que les mouches mangent aussi les morts. Il pensa que la mouche bouffe les morts et la merde, qu'elle bouffe tout ce que rejette la vie.

Le train s'était arrêté, les Allemands étaient descendus des wagons, même les arbres tremblaient devant ces soldats armés jusqu'aux dents. La seule chose qui ne tremblait pas était la fosse. Primo pensa que ce voyage en train touchait à sa fin.

Mais contre toute attente, les Allemands se mirent à fumer des cigarettes. Peut-être aimaient-ils aussi regarder le spectacle des prunes pendues aux arbres. Puis, ils remontèrent dans les wagons et le train repartit.

Et dans le train qui repartait, tout le monde se taisait. Personne n'avait la force de se réjouir. Ils n'avaient maintenant plus peur du gouffre, mais des pensées qui les avaient hantés. Maintenant la possibilité de rejoindre les cieux était une chose concrète.

Quatre

Le train roulait doucement dans la campagne. Après plusieurs heures, ils arrivèrent à Terni. Puis, on les chargea dans le train qui alla à Firenze. De là, on les transféra dans le camp de concentration de Fossoli, près de Carpi. Après leur avoir coupé les cheveux, on leur donna un numéro de matricule ainsi qu'un triangle coloré à coudre sur leur poitrine.

À Carpi, on les emmena à la gare et on les entassa dans des trains à bestiaux. Le train arriva à Verona et de là, il repartit pour Linz et puis vers Prague. Et enfin arriva en Pologne, à Racibórz. Quelques industriels allemands arrivèrent là, le lendemain. Les prisonniers furent mis en rang et on les vendit comme des Africains au temps de la traite des esclaves. Primo, Jubilé et une trentaine d'autres furent achetés par Otto Schickert qui les emmena travailler pour Siemens, tout près de Duderstadt. Il y avait environ deux mille ouvriers qui assemblaient des câbles électriques et qui venaient de partout en Europe. Un melting-pot de peuples en provenance de Grèce, de Hollande, de Russie, de France. Ils restèrent en Pologne un peu moins d'un an.

Cinq

Un jour où Primo et Jubilé travaillaient à l'usine l'un à côté de l'autre, Primo vit tout à coup que Jubilé avait ouvert un tiroir et y avait jeté des miettes.

C'était quoi cette histoire de jeter des miettes dans un tiroir ? Primo voulut le demander à Jubilé et lui posa la question... Et Jubilé lui répondit que « depuis que je suis môme, j'ai toujours eu un animal. J'ai eu un chien, un chat, un poisson rouge et même un perroquet. Parce qu'avoir un animal et l'aimer, ça fait du bien à l'âme. Seulement, là maintenant, si j'avais un chien... j'ai tellement faim que je finirais par le bouffer ! C'est pour ça que j'ai pensé apprivoiser une mouche... une mouche, ce n'est pas grand chose, c'est une petite bête qui ne mange presque rien et avec cette bestiole, je me fais autant de bien à l'âme que si j'avais un chien.

« Montre-la-moi, -lui dit Primo.- Montre-moi aussi le bien que tu te fais à l'âme ».

Mais Jubilé lui répondit que ce n'était pas le moment, « c'est une mouche timide. Et j'ai même l'impression qu'elle est un peu constipée en ce moment. Là, il vaut mieux qu'elle mange et qu'elle se repose après.

Primo n'insista pas, mais il crevait d'envie de la voir, cette bestiole. Trois jours passèrent et le quatrième jour, Jubilé se fit porter malade pour rester tranquillement au lit. Primo arriva au boulot sans son ami et la première chose qu'il fit, ce fut d'ouvrir le tiroir.

C'était une bête qui avait la taille d'un doigt, elle faisait au moins cinquante grammes, la mouche ! Toute blanche et toute poilue, elle semblait être une petite vieille de trois cents ans, avec ses ailes racrapotées qu'elle avait du mal à bouger.

Primo regarda la mouche.

La mouche regarda Primo.

Puis, Primo regarda la mouche et la mouche se mit à parler.

Mon père disait « la mouche se mit à parler ! »

Bon ! Ce n'est pas dit qu'on soit obligé de croire à cette histoire de mouche parlante mais, puisque j'avais cru au coiffeur mort et ressuscité, je pouvais tout aussi bien croire à un insecte qui parle.

Six

Bref, la mouche parla.

Elle parla et dit « patience ! Il faut de la patience... Quand on passe sa vie à se nourrir de merde et de cadavres... il faut beaucoup de patience pour s'en sortir.

Il y a bien longtemps, nous, les mouches, nous étions comme les autres insectes. Nous sucions le nectar des fleurs. Nous aussi, comme toutes les autres créatures, nous étions les filles de Dieu. Mais un jour, Jésus-Christ mourut sur la croix et la Madone vint nous voir et nous dit 'vous, les mouches, vous êtes toutes de bonnes chrétiennes et vous avez toutes une mère, comme mon fils en a une... et moi, je vous aime comme mes filles. Mais mon fils à moi, Jésus-Christ, qui était Dieu en personne, a été tué.

Puis, un de ses disciples est arrivé, l'a mis dans un tombeau creusé dans la roche. Et moi, j'étais contente que le corps de mon fils à moi repose dans un vrai tombeau creusé dans la roche. Mais les anciens romains, grossiers et ignorants, ont refermé le tombeau. Et ils se sont mis devant et ils ont dit qu'ils y resteraient pendant trois jours. Et moi, je dis que ces paysans se sont accaparé le tombeau avec le corps de mon fils mort et qu'ils ne veulent plus me le rendre.

Vous êtes des mouches et vous pouvez comprendre que je ne souhaite pas avoir le corps de mon fils mort à la maison.

Mais puisque vous êtes des mouches, vous pouvez aussi comprendre que je ne souhaite pas non plus que le corps de mon fils mort soit entre les mains de ces anciens romains.

Vous qui êtes les mouches bien-aimées de mon fils à moi... faites-moi la grâce de faire disparaître le corps de mon fils mort et je vous donnerai tout ce que vous désirez’.

Et nous lui avons demandé une chose, - dit la grosse mouche blanche à Primo. - Nous ne voulions plus mourir de faim. Nous lui avons dit comme ça à la Madone que ‘nous n’arrivons pas à vivre juste avec le nectar des fleurs. Elles fleurissent au printemps mais sèchent en été. Elles refleurissent en automne mais gèlent en hiver, et nous ne voulons plus mourir de faim à chaque changement de saison. Nous voulons manger de la nourriture qu’on trouve toute l’année, été comme hiver, jour et nuit, qu’il fasse chaud ou froid...’

La Madone nous répondit ‘il n’y a pas de problème... je suis la Madone et je vous donne ce que vous désirez. Du moment que vous faites disparaître le corps mort de mon fils à moi, parce que je ne supporte pas qu’il soit entre

Les mains de ces barbares ignorants, de ces sales paysans d'anciens romains !'

Et nous, les mouches, nous sommes entrées dans le tombeau du Christ et nous avons fait disparaître ce corps mort.

Le lendemain, les anciens romains entrèrent dans le tombeau... mais là où ils avaient déposé le Christ, ils ne trouvèrent qu'une loque, une loque propre, qui avait recouvert le corps du fils mort. Et comme ça la Madone revint vers nous et nous dit que nous avions été parfaites. 'C'est vraiment vrai que vous êtes l'animal préféré de Dieu. C'est vraiment vrai que les plus petites bêtes sont les plus honnêtes. Mais à présent, - dit la Madone, - avant que nous ne l'enterrions... montrez-moi le corps mort de mon fils à moi. Faites que je le voie une dernière fois'.

Mais nous répondîmes que nous avions compris que le corps du Christ devait disparaître...
... mais non pas qu'il devait réapparaître ensuite.

Nous répondîmes à la Madone 'Jésuschrist nous l'avons mangé !'

La Madone se mit à pleurer. Elle pleurait son fils et nous regardait avec des yeux noirs de colère et injectés de sang. Elle aurait invoqué la main de Dieu pour toutes nous écraser sur le mur. Mais finalement, elle nous prit et nous emmena dans un champ. Une prairie remplie d'animaux qu'elle chassa d'un cri d'horreur. Les animaux fuirent et laissèrent toute leur merde dans le pré. Des merdes de moutons et de lions, de chiens et de singes, de chats et de vaches. Et la Madone dit comme ça qu'à partir de ce jour-là, nous mangerions de la merde 'parce qu'en mangeant de la merde, on ne meurt pas de faim. De la merde, on en trouve toujours, hiver comme été, la merde ne connaît pas de saisons. Moi, j'ai tenu parole... - dit la Madone. - J'ai enfanté le Christ dans la douleur... et vous vous en êtes goinfrées à midi. Je vous condamne maintenant à manger de la merde. De la merde et des cadavres pour les siècles des siècles'.

« Patience ! - dit la grosse mouche blanche à Primo qui l'écoutait.- Il faut de la patience... Quand on passe sa vie à se nourrir de merde et de cadavres... il faut beaucoup de patience pour s'en sortir.

Nous autres, mouches, nous sommes habituées à voir les gens qui passent. Nous les regardons

dans les yeux... et nous arrivons à comprendre à leurs yeux que cette personne vivra longtemps ou mourra bientôt. Si c'est quelqu'un qui vivra longtemps, nous le laissons partir mais, s'il a les yeux de quelqu'un qui va mourir, nous le suivons, nous attendons avec beaucoup de patience, et dès qu'il meurt... nous lui sautons dessus. Nous le mangeons tant qu'il est encore chaud. »

Voilà ce que dit la mouche.

Primo lui demanda de le regarder dans les yeux.

« Regarde-moi et dis-moi si je vivrai longtemps ou si je mourrai bientôt. »

Et la mouche lui répondit « tu vivras longtemps. Tu n'es pas de ceux qui meurent jeunes.

C'est Jubilé qui vivra jusqu'à demain soir à peine ... à la tombée de la nuit, il sera mort. »

Huit

Ce soir-là, Primo, s'approcha de Jubilé et commença à lui parler. Il lui dit qu'il avait ouvert le tiroir et « j'ai vu la mouche, la grosse mouche avec les ailes racrapotées que tu gardes là-dedans. Elle m'a dit que je vivrai longtemps mais que toi, tu vivras jusqu'à demain soir à peine ... que demain soir, tu seras mort. »

À ce moment précis, Jubilé se mit à raconter l'histoire de la moitié de la goutte.

Et voici ce qu'il dit à Primo qui l'écoutait, que « peut-être bien que cette histoire est vraie... mais peut-être que ce n'est pas moi qui vais mourir, peut-être que c'est l'autre moitié de la goutte... car chacun de nous a quelqu'un qui lui ressemble.

C'est vrai qu'avant demain soir, quelqu'un qui a mon visage mourra, mais ce ne sera peut-être pas moi... ce sera peut-être l'autre moitié de la goutte... »

Mais Primo le regardait et n'arrivait pas à croire que, quelque part dans le monde, existait l'autre moitié d'une goutte identique à Jubilé... d'ailleurs, il avait l'air tellement

jeune qu'on aurait dit qu'il n'avait même pas l'âge de travailler. Un gamin qui serait devenu adulte sur ordre du duc. Un de ceux qu'on avait envoyés trimer alors qu'ils venaient tout juste d'apprendre à lacer leurs chaussures. Et puis, il avait une tache rouge au milieu du visage. Quelque chose de ridicule, dont on se moque à coup sûr. Une tache de vin qui même sur une fesse aurait été comme un coup de poing dans l'œil, alors imagine, là, entre le nez et la bouche.

Il n'avait pas l'air d'être quelqu'un de normal, d'un homme né sur cette planète. On aurait dit qu'il venait d'un autre monde. Mais puisqu'il n'arrêtait pas de rire et qu'il venait à peine de faire sa première communion... Primo trouva qu'il faisait penser à un étrange mélange.
Quelque chose comme un martien.

Neuf

Le camp de Racibórz avait ses règles, chaque chambre comptait dix lits, dix prisonniers les occupaient et chaque soir l'un d'eux allait chercher les rations pour tous. Et comme ça, le lendemain soir, Primo s'apprêtait à aller chercher les six rations chez les deux Polonaises de la cantine et ce fut par hasard qu'il se retourna vers Jubilé, étendu sur son lit de camp. Jubilé avait ouvert la bouche et Primo regardait à travers les dents noires de crasse, un filet de fumée, d'air chaud qui se changeait en vapeur, en sortant de la gueule de Jubilé et en se mêlant au froid. Il regarda la bouche de Jubilé jusqu'à ce que la fumée disparaisse complètement... comme la fumée d'une cigarette oubliée dans un cendrier... une cigarette qui brûle pendant un court moment, puis s'éteint toute seule. C'était le dernier souffle de Jubilé, la grosse mouche avait vu juste.

Mais Primo devait accomplir son devoir, c'est pourquoi il sortit de la baraque pour aller à la cantine. Il quitta la baraque et se rendit chez les Polonaises de la cantine. Mais les Polonaises l'emmenèrent à l'intérieur et lui montrèrent la fenêtre de l'arrière. Elles lui

montrèrent que les Allemands étaient en train de plier bagage et qu'il devait se taire, sans quoi les Allemands l'auraient emmené. Et avant les Allemands, c'est elles, les Polonaises, qui l'emmenèrent. Elles l'emmenèrent, l'assirent à une petite table et lui offrirent une espèce de grappa... elles lui firent comprendre que maintenant, la guerre était presque finie... elles lui firent comprendre qu'il ne leur restait plus qu'à faire la fête... et Primo comprit et but cette espèce de grappa. Il comprit et son estomac prit feu à cause de l'alcool qui le creusait comme un bulldozer. Il comprit et regarda les deux Polonaises pour la première fois depuis des mois... il lui sembla comprendre à l'instant qu'elles étaient des femmes. Et redécouvrant cette différence primordiale, il commença à les observer comme un benêt. Comme Adam avait dû observer Eve, le premier jour où Dieu l'avait extraite de sa côte... avec un mélange de douleur, à cause de la mutilation récemment subie, et de joie, à cause de la réussite de l'opération.

Entre-temps, les deux Polonaises, lui montrèrent les portraits de leurs époux pour faire preuve de leur intégrité. L'une d'elle était mariée à un Polonais aux cheveux marron et tellement basané qu'on aurait dit un Calabrais. Et l'autre sortit la photographie

d'un soldat allemand. Un soldat en uniforme, on aurait dit un gamin. Tellement jeune qu'on aurait dit qu'il n'avait même pas l'âge d'être soldat. Un tout jeune gamin qui serait devenu adulte sur ordre du führer. Un de ceux qu'on avait envoyés à la guerre, alors qu'ils venaient tout juste d'apprendre à lacer leurs chaussures... Un petit blond avec une tache rouge au milieu du visage... pile entre le nez et la bouche. Primo sursauta et dit « mais c'est Jubilé ! » La Polonaise ne comprenait pas, mais Primo, en s'aidant de ses mains dit « oui, oui... il s'appelle Jubilé! Je le connais, nous avons été déportés ensemble... ainsi qu'un millier d'autres pauvres gars... » et il allait appeler Jubilé pour qu'il puisse confirmer ce qu'il disait, mais Jubilé était mort et, qui plus est, les Allemands n'étaient pas encore partis et comme ça, les Polonaises lui firent signe de se taire. Il se tut et continua de boire... et elles aussi buvaient... et ils étaient heureux tous les trois... et peut-être est-ce grâce à ce bonheur qu'en silence, sans lâcher le moindre gémissement, ils finirent tous les trois au lit. Les Polonaises, qui tenaient l'alcool mieux que Primo, le déshabillèrent comme un gamin et lui firent tout ce qu'elles avaient appris en ces quelques mois de mariage. Puis, elles s'amusèrent à lui faire aussi tout ce

qu'elles n'auraient jamais eu l'audace de faire avec leurs maris et que Primo n'imaginait même pas que ce fut possible. Il était agité par une torpeur mystique qui l'enveloppait comme une momie et, le lendemain matin, il avait tout oublié. Et dire que s'il avait bu de l'eau fraîche au lieu de cette espèce de grappa... il aurait pu maintenant écrire un livre. Il aurait pu raconter cette nuit-là pendant le reste de sa vie. Et il s'imaginait déjà au bar chez Carra ou chez Garfagna, avec tous les habitants du Quadraro, avec tous les zonards qui se mordaient la langue d'envie en l'écoutant et lui, se servant de la sambuca dans son café et racontant les cent positions du Kama Sutra polonais... et au lieu de ça, il n'avait que des bribes de souvenir de cette nuit luxurieuse. Il ne se souvenait que de détails sporadiques... des morceaux de mains, un bleu sur une fesse, quelques centimètres de peau blanche s'ouvrant sur une cavité rose ou bien sur une touffe de poils presque transparents, qui auraient pu tout aussi bien être ceux du nez ou des aisselles.

Mais il se souvenait parfaitement d'une chose, de la puanteur. Ils puaien tous les trois comme des truies. Il leur avait suffi de se frotter les uns aux autres et leurs peaux chauffées avaient dégorgé toute leur saleté.

Exactement comme si la saleté aussi s'était congelée et avait attendu juste un peu de chaleur pour se remettre à flotter dans l'air. Ce n'était pas une puanteur normale, humaine. C'était une puanteur chargée de toutes les immondices de la création. Ils avaient sur eux la puanteur de toute l'humanité, une puanteur ancienne, aussi originelle que le péché. Au point que si Jésuschrist était revenu pour racheter les péchés de tous les chrétiens, après le raz-de-marée de la guerre... avec l'eau bénite, il aurait sûrement emmené avec lui du savon béni pour les baptiser.

Dix

Le lendemain matin, à son réveil, les deux Polonaises étaient déjà levées.

Primo sortit de la cantine à cause de l'agitation qui commençait à régner partout dans le camp. La neige commençait à fondre et le printemps s'annonçait. Quand il vit arriver les chars avec tous les gens qui applaudissaient, il se précipita à leur rencontre, comme tout le monde. Et il se mit à crier « Vive les Américains, vive les Américains ! », mais une faucille et un marteau étaient dessinés sur leurs drapeaux rouges de ces soldats-là et l'Amérique, ils ne l'avaient jamais vue, même pas en carte postale.

« Quoi ? Ce ne sont pas les Américains qui sont là ? » dit-il.

Tout le monde le regardait comme s'il était fou et on essayait de lui faire comprendre que c'était des Russes. Du coup, il voulu savoir « Mais alors, ils sont où les Américains ? » Mais les gars qu'il interrogeait haussaient les épaules comme pour dire « ils sont sans doute chez eux... c'est loin, l'Amérique... qu'est-ce qui les pousserait à venir jusqu'ici pour attraper la crève dans le froid de la Pologne ? »

Et comme ça, il se mit à crier « Vive la Russie, et vive les Russes ! » et les gars les

remerciaient en offrant tout ce qu'ils avaient dans leurs besaces, depuis les cigarettes jusqu'à la viande en conserve, en passant par toutes les bouteilles de vodka qu'ils avaient emmenées avec eux.

Les prisonniers de Racibórz commencèrent à sortir des baraquements. On prenait à bras le corps ceux qui étaient morts pendant la nuit et on les alignait pour l'identification des corps. Même Jubilé avait été transporté hors de sa baraque et quand les Polonaises tombèrent nez à nez avec lui, elles eurent un malaise. Les deux Polonaises, qui étaient toutes contentes de l'arrivée de ces Russes libérateurs, se retrouvaient maintenant avec ce mari mort parmi tous ces déportés d'Europe et ne comprenaient pas comment il avait fini au beau milieu des prisonniers de Racibórz. La femme de l'Allemand se damna pour toutes les saloperies qu'elle avait faites cette nuit-là... à quelques pas seulement de la dépouille de son mari.

Puis, elle tomba à genoux et pleura.

Primo essaya de lui expliquer le quiproquo, mais rien n'y fit.

Ils se serrèrent tous les trois et restèrent enveloppés encore un peu dans cette puanteur dans laquelle ils avaient macéré toute la nuit. Ils prirent le corps dans leurs bras et l'emmenèrent hors du camp. Ils marchèrent un peu jusqu'au village des deux Polonaises, tandis que les mouches commençaient à voler autour du mort. Un petit groupe de mouches noires le suivaient docilement, on aurait dit un petit enterrement.

Le vrai enterrement, on le célébra au village avec un tas de monde qui suivait le cercueil. Tout le monde connaissait ce soldat allemand. Tout le monde pleura en suivant le cercueil, sans se douter qu'il s'agissait d'un pauvre Italien. Mais Primo était content parce qu'on était en train d'offrir une belle cérémonie à Jubilé, avec quantités de larmes et de fleurs, et il y prit volontiers part.

On l'enterra dans le cimetière du village. Un village dont Primo ne pu jamais se souvenir du nom et il dut dire à la famille, en Italie, qu'il était mort à Varsovie... puisque c'était la seule ville polonaise dont il se souvenait.

Après une heure ou deux, il salua les Polonaises et rentra au camp. Les Russes cherchaient des gens qui voulaient bien s'enrôler dans leur armée et comme ça, Primo

entra dans l'armée russe des communistes
soviétiques.

Onze

Le printemps de l'année 1945 traversa l'Europe comme un tracteur.

L'armée russe, qui avait libéré la Pologne, était passée par l'Allemagne et était descendue en Autriche. Primo traversa les Alpes avec les chars et l'étoile rouge soviétique. Quand ils arrivèrent à Bologna avec des mouchoirs rouges autour du cou, ils avaient l'air de gamins qui revenaient de colonie de vacances. En quelques jours, Primo arriva à Rome avec toute l'armée et défila en uniforme avec l'étoile rouge sur son chapeau. Il défila dans la capitale le 1er mai 1945 avec les troupes russes, chinoises et indiennes. Les Indiens étaient les plus drôles, ils avaient emmené avec eux des singes et des éléphants. Plutôt qu'un défilé de la libération, on aurait dit la parade du cirque Bouglione.

Douze

Primo repartit à pied en direction de la gare de Roma Termini.

Il prit le petit tramway qui le déposa au quartier du Quadraro. Il entra par la Via dei Quintili et monta au troisième étage, chez sa mère. Elle l'embrassa comme s'il venait de naître pour la seconde fois. Encore un peu et elle lui aurait donné le sein pour l'allaiter tellement elle s'était faite au cauchemar de ne plus avoir d'enfants. Qu'il ne soit pas mort tenait du miracle et, comme ça, elle n'en finissait plus de le presser contre elle et de le mouiller de ses baisers. Elle regardait son nez qui ressemblait tellement à celui de son mari mort à la guerre. Le nez héroïque, qui réunissait père et fils...

Maintenant Primo était un héros, lui aussi. Il était un héros, depuis le bout du nez jusqu'aux ongles des pieds.

Primo emmena sa mère chez Jubilé. Il l'emmena dans la rue en la tenant par la main comme une petite fille, comme une petite sœur. La famille de Jubilé habitait au Trastevere. Le père les fit entrer et Primo s'assit, avec tout son discours en tête. Il raconta tout jusqu'à l'enterrement en Pologne et comme il ne se

souvenait plus du nom du village où on l'avait enterré, il inventa des obsèques à Varsovie. Puis, il se prit au jeu et lâcha comme ça que Staline, en personne, lui avait rendu les honneurs en hommage à sa vaillance. La seule chose qu'il ne raconta pas, ce fut l'affaire de la substitution des dépouilles, parce que la famille n'aurait pas apprécié qu'on ait mis une croix avec un nom allemand sur le cadavre du fils.

Primo s'attendait à ce que toute la famille s'émeuve, au lieu de quoi ils se regardèrent tous dans les yeux et éclatèrent de rire. « C'est nous qui l'avons enterré, Jubilé. Nous l'avons mis sous terre il y a un an, au cimetière du Verano... on l'a retrouvé pendu à l'Appio Claudio. Il était tout nu. On l'a dépendu de son arbre et mis sur une chaise quelque part dans les environs du Quadraro, au pied d'un immeuble de la via dei Laterensi... celui qui a la forme d'un cercueil... nous l'avons reconnu, c'était bien notre fils. Certains racontaient qu'on l'avait vu se balader en uniforme de soldat allemand. Mais moi, je suis sûr que c'était lui... que c'était Jubilé... et on ne pouvait pas se tromper parce que le visage de Jubilé est tout à fait

particulier... avec une tache rouge très reconnaissable entre le nez et la bouche... C'était vraiment Jubilé, notre gamin qui venait à peine d'apprendre à lacer ses chaussures... C'est une tragédie pour nous, mais ça fait plus d'un an maintenant ».

Primo n'ajouta rien.

Il décida de se taire et se tut, comme le font les personnes qui ont vu des extra-terrestres.

Treize

Nous étions en juin 1945.

Quatorze

voilà le récit que fit l'homme avec le bras coincé dans les barreaux de la fenêtre. Il le raconta à mon père, à mon grand-père Giulio, au gamin qui avait vieilli à cause du bombardement, au coiffeur mort et ressuscité, au chien et au gamin culotté avec sa brouette de patates.

Tous se regardèrent dans les yeux et n'y comprirent plus rien. L'homme au bras maigrelet parlait des Russes qui avaient libéré Rome, et il s'était emballé dans son récit, au point que son histoire durait jusqu'à l'été 1945.

« Espèce d'idiot... -lui fit mon père, -je te signale que nous sommes encore en '44... aujourd'hui nous sommes le 4 juin 1944... et c'est dimanche ! »

Certains s'étaient laissés prendre par ce récit et se tournaient vers les soldats qui attendaient immobiles sous l'arc de Primavera. Ils les regardèrent et dirent que « alors, ceux-là sont des soldats russes... ils ne sont ni américains, ni allemands... ils sont russes... »

Nino entra dans la maison délabrée et monta les marches. La chambre était pleine d'oignons... des oignons partout. L'idiot était appuyé contre le

mur, et il lui dit de remettre l'oignon dans le tas avec les autres, mais il lui annonça aussi que « j'ai les deux cents lire qui vous manquent », il chercha dans son sac et les lui tendit en les serrant dans sa main... une main toute maigre au bout d'un bras plus maigre encore. « Avec ces deux cents liras, on arrive à mille. Moi aussi, je voudrais entrer dans la société, comme ça, quand vous tuerez le cochon, vous m'en amènerez un morceau... sinon vous me rendrez l'argent ».

Nino prit les sous et sortit, les mille liras avaient été atteintes. Il ne restait plus maintenant qu'à courir à Frascati, chez le proche parent de la mère Irma, pour acheter le cochon, avant que les Russes ne libèrent Rome. Ils marchèrent le long de la voie ferrée et arrivèrent au vieux Quadraro. Là, ils trouvèrent des soldats étalés au milieu de la route et des gens qui faisaient la fête. 'Ces soldats étaient pacifiques et débonnaires, ils offraient des cigarettes, des bonbons et des chocolats. Tous les membres de la société du cochon, qui traversaient Rome à pied depuis vingt quatre heures, furent pris de frénésie et crièrent « Vive les Russes ! vive la Russie ! » Dès qu'ils ouvrirent la bouche... tout les autres se turent.

Tout le monde les regardait comme on regarde une femme poilue à la foire.

« Mais pourquoi ?... les Russes ne sont pas arrivés, peut-être ? » demanda mon grand-père.

Et tout le monde essaya de lui faire comprendre qu'ils étaient Américains.

Et là, mon grand-père voulut savoir « où sont passés les Russes, alors ? »

Mais les gens haussaient les épaules comme pour dire que « ils sont probablement chez eux... la Russie est tellement grande... pourquoi les Russes devraient-ils venir bronzer au soleil de Rome ? »

Et comme ça, ils se mirent à crier « Vive l'Amérique... vive les Américains... ! »

Seulement, maintenant, les soldats faisaient une drôle de tête. L'un d'eux se leva et lui expliqua que toute une partie d'entre eux étaient Anglais et beaucoup d'autres étaient Polonais. Et puis, il y avait des Marocains et même des Italiens... en fait... des Italiens d'Amérique, des émigrants... qui parlaient quand même l'italien... et qu'en fin de compte, ils n'étaient pas seulement Américains. Et comme ça, mon père et mon grand-père se turent, parce qu'ils ne pouvaient pas se mettre à crier « vive les Américains, les Polonais, les Marocains... ! », ils ne pouvaient quand même pas

faire l'inventaire de tous les peuples qui se trouvaient là.

Quinze

Le gamin culotté réussit à vendre ses patates. Puis, ils se dirigèrent tous ensemble vers la via dei Laterensi au numéro 35, chez mon père et mon grand-père... l'immeuble qui avait la forme d'un cercueil. Ils allèrent compter leurs sous. Et tandis que tous les associés comptaient, mon père resta dans la rue. Avec les gens du Quadraro, il partit vers la via Tuscolana où on avait trouvé un mort. Un mort qu'on avait mis sur une chaise.

Un homme du Trastevere, était sûr qu'il s'agissait de son fils. Il disait qu'il s'appelait Jubilé.

Quelqu'un d'autre encore était convaincu qu'il pouvait s'agir d'un militaire allemand.

La seule chose qui était sûre, c'est qu'il était mort. Et finalement, quelqu'un dit que « il doit avoir beaucoup souffert. Regarde-moi la tache rouge qu'il a entre le nez et la bouche... je crois qu'on lui a tiré dessus en plein visage ! »

Mon père pouvait commencer à raconter tout ce qu'il savait au sujet de ce mort avec la tache au milieu du visage.

Mais mon père ne pipa pas un mot. Il avait compris que les événements surviennent mais que personne ne peut vraiment les raconter. Quand quelqu'un se met à raconter... il raconte, il raconte... et au début, il dit ce qui est vraiment arrivé mais après, il finit par raconter ce qu'il aurait voulu qui arrive. Et si, ce jour-là, mon père s'était mis à raconter toutes ces histoires, qui sait où il en serait encore aujourd'hui.

Il aurait fini comme l'idiot qui, à force de raconter, avait inventé que les Russes étaient arrivés en Italie avec des singes indiens...

Puis, mon grand-père avec le gamin culotté et celui qui avait vieilli, le mort ressuscité et le chien descendirent aussi dans la rue. Ils se dirigèrent vers l'arrêt de Cecafumo. Ils montèrent dans le petit tramway et s'éloignèrent vers la campagne romaine.

Seize

Ils arrivèrent à Grottaferrata, il y avait plein de villageois dans les rues. Puis, ils poursuivirent à pied vers Frascati et trouvèrent la maison du proche parent de la mère Irma. Lui aussi faisait la fête et était à moitié beurré. Ils le prirent à part et lui expliquèrent qu'ils avaient les mille lires pour le cochon. Mon grand-père lui demanda si « il est encore vivant, l'animal ? »

Et l'autre lui répondit que « j'espère... moi, je ne l'ai pas tué, sauf que ça fait deux semaines qu'il n'a plus rien à bouffer... »

Ils descendirent et arrivèrent sur une petite place où se trouvait la porcherie.

Ils trouvèrent le cochon mort...

La porcherie était infestée de mouches qui bourdonnaient... il y en avait tellement que s'ils avaient pu les peser, il y en aurait sûrement eu un quintal... et si les mouches avaient été comestibles, ils auraient fait une affaire en les achetant à la place du cochon.

Et les mouches bourdonnaient, repues et satisfaites, dans l'air sale de la porcherie de Frascati. Elles aussi fêtaient la libération avec ce gueuleton royal, qui n'était pas prêt de se terminer.

Elles bourdonnaient, les mouches, petites bêtes parfaites et pacifiques, que même la guerre ne parvenait pas à exterminer... ainsi, le parent beurré retourna à la fête... et eux, ils rentrèrent à Rome, pour faire la fête à leur tour.

La société du cochon fut dissoute et chacun reprit sa quote-part.

Comme ça s'est terminé

Mon père a raconté cette histoire durant toute sa vie. Je l'ai écoutée pendant trente ans.

Je dois avouer que mon père ne la racontait pas exactement de cette façon.

Je dois avouer que j'ai entendu certaines choses ailleurs et que j'en ai aussi beaucoup inventées.

Et à la fin de ce récit j'aime me souvenir de mon père au milieu des maisons délabrées, dans les rues pleines de monde, en 1944.

Lui au milieu et Rome tout autour.

Vue d'en haut, la ville ressemblait sans doute à un seau plein de débris.

La seule chose intacte était le soleil.

À Nino qui cherchait les vers rongeurs dans le bois.

À Piera qui cherchait un accordéon à Torpignattara

À Sara qui cherchait l'antimatière dans l'espace.

